

Le Samedi

Vol. XI. No 16
Montreal, 16 Septembre 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

AU PAYS DU LION DE SAINT MARC



LA SÉRÉNADE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

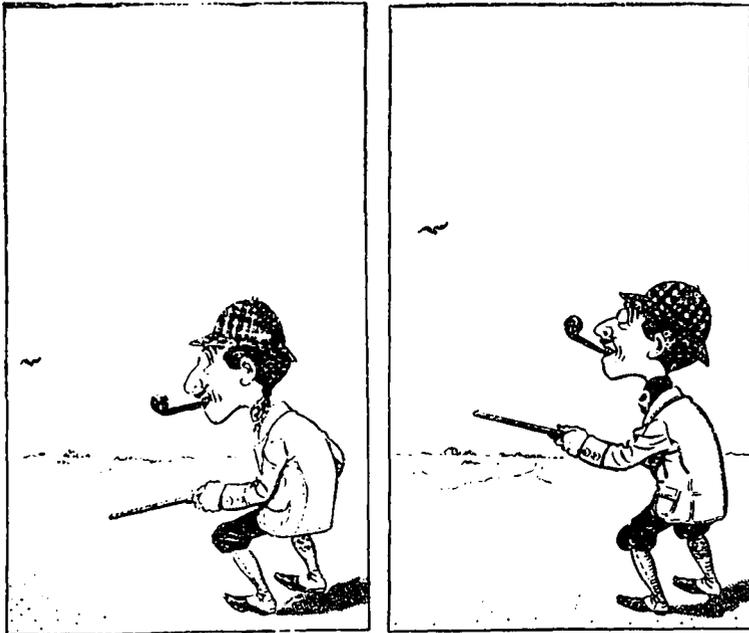
POIRIER, BESSETTE & CIE,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 16 SEPTEMBRE 1899

UN SPORT DANGEREUX

I
Mr Sportman. — Ah ! Quel est donc
cet oiseau qui vient là ? ...II
... Pas encore assez près pour le tirer
à présent ...

PROVERBES ARABES

Qui oublie le mal et le bien n'est pas un homme de race.

* * *

Que celui qui dit du lion : c'est un âne ! aille lui passer le mors.

* * *

Médecin ! fais donc en sorte de te guérir avant d'aller soigner les autres...

* * *

Le chameau ne voit pas sa bosse, mais il rit de celle de ses congénères.

* * *

L'avare ressemble à l'âne, qui porte or et argent et qui, cependant, ne mange que de la paille.

* * *

Ne te réjouis pas du départ de l'un avant de savoir quel autre le remplacera.

* * *

Celui qui possède de l'or deviendra le favori du monde, quand bien même il ne serait qu'un chien.

EL BAHT.

UN QUI NE DOUTE DE RIEN

Le petit Gontran. — Grand papa ! pourquoi paraissez-vous si triste ?

Grand papa. — Je pense que j'ai soixante-dix ans bientôt et que je n'ai encore rien fait qui force la postérité à se rappeler mon nom.

Le petit Gontran. — Oh ! ne vous inquiétez donc point de cela. Peut-être que vous avez encore une chance de revivre dans l'histoire comme le grand-père de quelqu'un.

PAS DE SA FAUTE

Le magistrat. — Quoi ! c'est vous encore Boissansoif. C'est bien la vingtième fois, je crois, que vous comparez devant moi.

Boissansoif. — Allons, Votre Honneur, ce n'est pourtant pas de ma faute si vous n'obtenez pas une plus haute protection.

IL EN ÉTAIT EXEMPT

Communsingé. — Pensez-vous que les cigarettes affaiblissent l'intelligence ?

Le médecin. — Quelquefois, mais il n'y a pas de danger dans votre cas.

UNE BONNE RAISON

Mme Smart (rencontrant Mme Chic qu'elle n'a pas vue depuis dix ans). — Charmée de vous revoir, ma belle ; vous êtes à peine changée.

Mme Chic. — Je suis si contente de vous voir, et comme vous êtes toujours la même, mignonne. Il y bien longtemps que nous nous sommes vues.

Mme Smart. — A peu près dix ans.

Mme Chic. — Et pourquoi n'êtes-vous jamais venue me voir ?

Mme Smart. — Ma chère, songez donc à la température que nous avons eue.

PAS COMME LES AUTRES

Mlle Caustique. — On me dit que vous êtes fiancée à M. Têtemolle ! Dites-moi donc, franchement, que trouvez-vous en lui qui le distingue des autres hommes que vous avez dé à rencontrés ?

Mlle Passé. — Il m'a demandé d'être sa femme.

UNE SUGGESTION

La maman (écoutant pleurer le bébé). — Quelle douce petite voix elle a, cette chère petite. Elle fera une grande cantatrice. Il faudra que nous l'envoyions en Italie pour cultiver sa voix.

Le papa. — Si nous l'y envoyions dès maintenant ?

UN FAIT-DIVERS

Un journal de campagne publie le fait-divers suivant :

"Ceux qui connaissent M. Untel, notre concitoyen, regretteront d'apprendre qu'il a été assailli de la manière la plus brutale, la semaine dernière, mais n'a pas été tué."

PAS ÉTONNANT

Mme Plic. — C'est ridicule comme les mères pensent que leurs propres enfants sont supérieurs aux enfants des autres !

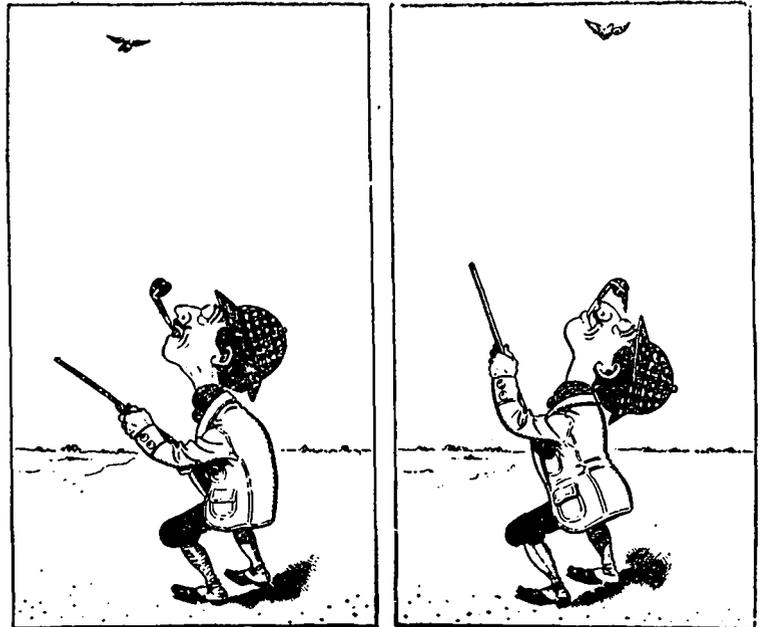
Mme Ploc. — Oui, je sais cela. Si seulement tous les enfants étaient comme mon petit Georges, ce ne serait pas étonnant.

CANAILLERIE !

Bouleau. — Affreusement canailles, ces commis de bars !

Rouleau. — Que vous ont ils donc fait ?

Bouleau. — L'un d'eux m'a donné une mauvaise pièce de trente sous il y a une semaine et je n'ai pas pu encore m'en débarrasser.

III
... Je vais attendre qu'il passe juste
au-dessus de ma tête ...IV
... Bon... là ; j'ai ...

AYEZ DONC DES STRADIVARIUS

Le violoniste (orgueilleusement). — L'instrument dont je me servirai chez vous demain soir, monsieur, est vieux de deux cents ans.

M. Parvenu. — Oh ! qu'importe cela. C'est assez bon. Personne ne s'apercevra de la différence.

ELLE LES SAVAIT A FOND

Lui. — Vous savez, Alice, que je vous ai beaucoup aimée !

Elle. — Si vous êtes pour me demander d'être votre femme, mettez-vous à genoux, je vous prie. Je n'ai pas lu tous les derniers romans pour ne pas connaître la propre manière dont ces choses se font.

UNE SUGGESTION

Premier acteur. — Quel plan adopterais-je bien pour remplir la salle à mon bénéfice ?

Second acteur. — Pourquoi n'invites-tu pas tes créanciers ?

DIFFICILE OPÉRATION

Il est difficile pour un homme de se connaître lui-même. S'il pense qu'il n'est pas sot, il se trompe sûrement et s'il pense qu'il est sot, il ne l'est pas.



LE BANQUET OFFERT AU MAJOR GIROUARD.

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitré, coin St-Laurent.

APRES LA CATASTROPHE

“Sur la voie, à quelques mètres de la gare, un seul wagon éventré rapelaît, dans ce décor réjoui, le drame de la veille. Je m'approchai de l'épave. Deux manœuvres étaient occupés à la recouvrir d'une immense bâche. J'obtins sans peine l'autorisation de monter dans un des compartiments les moins endommagés.

“Une odeur fade me fit d'abord reculer, l'odeur du sang séché par la

chaleur dans un endroit où l'air n'entre pas. Du sang, il y en avait partout : sur les banquettes, sur les portières, jusque sur les patères fixées au plafond.

“Je me penchai sur les débris qui jonchaient le plancher du compartiment. Cartes de visite maculées, fleurs artificielles de chapeaux de femmes, gants déchirés, pauvres choses tachées de rouge : en les voyant, j'imaginai l'horreur de la minute fatale.

“Et tout à coup, je vis dans un coin, sur un lambeau de voilette, un petit soldat de plomb, frais à croquer, pantalon garance et tunique bleue, qui gardait, dans ce milieu dévasté, l'attitude belliqueuse d'un escrimeur à la baïonnette.

“Je le ramassai et une émotion me vint, soudaine, me brûla la gorge, fit trembler mes doigts.

“Eternelle loi des contrastes ! Ce jouet fragile, qu'une main d'enfant pouvait briser, est resté intact, alors que tant de corps — vivants, ceux-là — ont été meurtris par la matière révoltée. Le petit soldat de plomb n'a pas été touché, sa baïonnette elle-même, si fine, est encore droite et son pompon minuscule n'est même pas éraillé. Et je songe aux doigts enfantins qui manièrent ce pauvre jouet de deux sous, aux yeux qui s'émerveillèrent devant le geste raide de ce batailleur pacifique, je songe que, peut-être, à la seconde terrible du choc, ce petit pioupion de plomb poursuivait sa charge illusoire dans les mains de son possesseur.

“Petit soldat de plomb, tu n'étais pas fait pour assister à de tels drames. Sans doute ton geste est meurtrier et tu résumes bien, en ton attitude guerrière, les tueries auxquelles la société voue des hommes rouges et bleus comme toi. Mais ton arme est inoffensive et ta figure, qu'un pinceau grossier peinturlura, est souriante et cordiale.

“Le destin te lança dans la sinistre aventure, et bien que rien ne pût te faire redouter le spectacle d'un carnage, toi, soldat de plomb, tu vis couler le sang.

“Et celui que tu charmas, qu'est-il devenu ! Est-il vivant, blessé ! La mort ne l'a-t-elle pas frappé, impitoyablement, en aveugle ? Petit soldat de plomb, réponds-moi... Où est celui qui, pour te faire faire ton métier de soldat, imaginait d'innocentes stratégies ?... J'ai vu à la Morgue des petits cercueils de planches disjointes et mal rabotées. Peut-être l'un d'eux renferme-t-il ton chef, général à tête blonde dont tu composais toute l'armée, mon pauvre petit soldat de plomb !”

CLÉMENT VAUTEL.

UN SPORT DANGEREUX — (Suite et fin)



V

... tout le contenu de cette satanée pipe dans l'œil ! — !! * * * ???

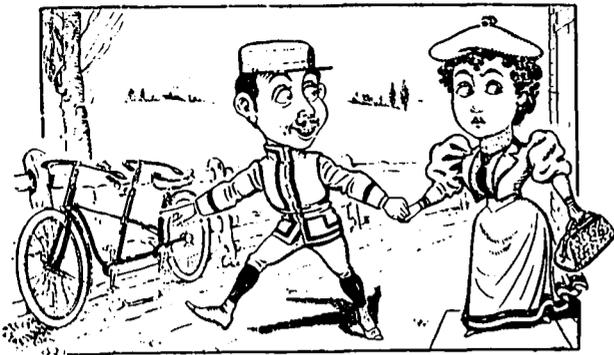


VI

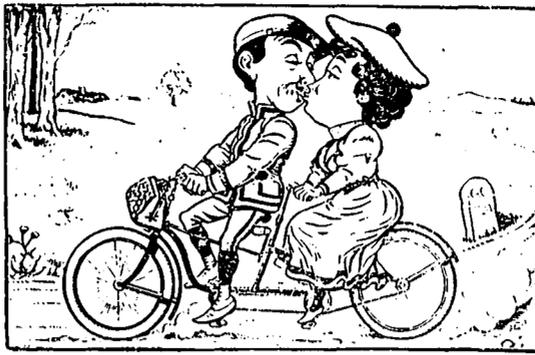
MORALITÉ : On a bien raison de dire que la chasse est un sport des plus dangereux.

La politesse est comme l'eau, qui rend uni le caillon le plus dur.

LA BICYCLETTE DES AMOURS



I
Goutran. Viens, ma chérie, sur mon coursier d'acier : nous allons nous enfuir et personne ne pourra nous atteindre...



II
...Oui, ma chère aimée, quelques milles encore et nous serons arrivés à l'église et alors...

LA CHANSON DES MOUCHES

Seules : tout repose,
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons !

Par un volet de la fenêtre
Glisse un clair rayon de soleil ;
Il nous picote, il nous pénètre ;
Tout se tait, restons en éveil.

Été qui flamboie,
Sois par notre joie
Fété ;
Dans ta clarté blonde,
Menons notre ronde
Dété !

Zou ! zou ! La vieille ménagère
Cueille les prunes dans son clos ;
Zou ! zou ! Notre troupe légère
Bruit au logis en repos !

Dans un coin, la chatte
S'étend sur la patte
Du chien ;
L'un dort en silence,
Et l'autre ne pense
À rien !

Le nez de la chatte est tout rose,
Et celui du chien est tout noir ;
Zou ! zou ! Que chacune s'y pose
Pour irriter leur nonchaloir !

Agitant l'oreille,
La chatte sommeille,
Rêvant :

Croyant qu'il nous happe,
Le vieux chien attrape
Du vent !

Zou ! zou ! Vibrons, laissons-nous vivre,
Et, sous le plafond enfumé,
Autour des bassines de cuire,
Voltigeons sur le rythme aimé !

La noire araignée
Demeure éloignée
D'ici ;
Un balai fidèle
Prend constamment d'elle
Souci !

Pendant le bal, tout ce qu'on aime
Se trouve au bahut mal fermé ;
Le beurre en motes, et la crème,
Et le miel, régal embaumé !

Les plaisirs du monde
Sont pour notre ronde
Aisés :

Longues rêveries,
Danse et sauterelles,
Baisers !

Quand par la fenêtre on nous chasse,
Nos essaims effarés et prompts
Tourment un instant dans l'espace,
Et par la porte nous rentrons.

Zou ! zou ! Tout repose,
La cuisine est close :
Disons,
Par bandes errantes,
Mille susurrantes
Chansons !

CHARLES GRANDMOUGIN.

EN VOYAGE

En voiture, me-sieurs, en voiture !

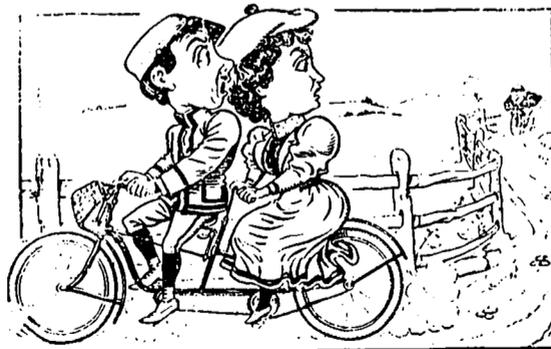
Comme j'étais en retard, je sautais d'un premier coup de première classe que je rencontrai. À peine étais-je assis, le train partait.

Je m'en allais à Dresden, pour affaire et, afin de sauver du temps, j'avais pris le train de nuit. Je m'installais donc de mon mieux sur la banquette d'avant, l'autre étant occupée par un unique voyageur dont je ne pouvais distinguer la figure, toute la partie supérieure de son individu étant cachée par un numéro du *Journal des Débats*, qu'il tenait tout grand ouvert et dont la lecture semblait énormément l'intéresser.

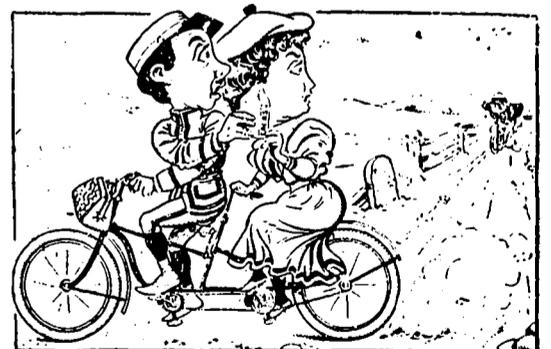
Soit que le mouvement du train le gênât dans sa lecture, soit que l'éclairage fût insuffisant, l'inconnu plia sa gazette. Je pus alors observer mon compagnon de voyage en toute facilité.

Grand, visage distingué, moustaches brunes, favoris à l'anglaise, il était mis avec une correction parfaite, sans aucune affectation. J'étais donc, à n'en pas douter, en présence d'un "gentleman". N'ayant rien à faire, même pas l'agrément de lire, j'avais oublié d'emporter avec moi un livre ou un journal, je me mis, faute d'autre distraction, à faire des suppositions sur mon compagnon.

C'est peut-être un marin ou un diplomate ! Mais l'absence absolue de tout ruban à la boutonnière me fit abandonner de suite cette idée. Voyant que je l'observais, mon individu braqua sur moi un regard aigu qui fit baisser le mien *rapido presto*. Diable d'yeux, un vrai regard de juge d'instruction, vous analysant de pied en cape, vous sondant jusqu'à l'âme.



III
Anita (effrayée). - Oh, Goutran ! Voici papa sur sa bicyclette. Il va nous atteindre ! Nous sommes perdus !



VI
Goutran. Ne crains rien, ma chère Anita. Ton Goutran a autant de ressources dans l'esprit que d'amour dans le cœur. Réponds vite ces brochettes en arrière de toi et tout ira bien...

me voici bientôt arrivé.

L'inconnu se leva alors et prit sa canne et son chapeau qui se trouvaient dans le filet.

Monsieur, lui dis-je, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, si vous me permettez, je vais vous remettre ma carte.

Le plaisir est réciproque, me dit-il, et il me tendit la sienne.

Enfin, me disais-je, je vais savoir qui il est.

Après m'avoir étudié, il passa l'inspection de notre compartiment. Après les gens, les cheses. Il toussa, ouvrit sa redingote, et tirant de sa poche un étui à cigare en cuir de Russie :

- Monsieur, me dit-il, comme nous n'avons pas de dames dans notre compartiment, auriez-vous objection à ce que j'allume un cigare ?

D'autant moins, lui répondis-je que j'étais pour vous adresser la même question.

- Tout est donc pour le mieux, dit-il en me tendant son étui ; nous fumerons ensemble.

- Vous êtes trop aimable, monsieur ; je ne sais pas si je dois...

Faites toujours, ces cigares sont fort bons ! Vous habitez Paris, me demanda-t-il.

- Oui et non, je suis Canadien, et pour le moment en voyage d'étude sur le continent européen.

- Ah ! vous êtes Canadien. Très beau pays que j'ai visité il y a quelques années...

Vous êtes venu au Canada ?...

Oui, je voyage beaucoup et j'ai une pré-lection spéciale pour les pays du Nord...

Diable d'homme, pensais-je, pas moyen de rien en tirer. Si au moins je savais sa nationalité, il doit être français ; son langage est d'une correction et d'une élégance toute parisienne. D'un autre côté, ses manières sont d'une froideur plutôt anglaise ; mais ce qui me fait croire qu'il n'appartient pas à la gente Albion, est cette courtoisie qu'il a eue de m'offrir un cigare. Et tout comme la Marguerite, de Faust, je me mis à fredonner :

Je voudrais bien savoir ?... Quel est donc ce bonhomme ?...
Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme.

- Vous aimez la musique ? me dit-il en tenant fixé sur moi son regard de juge d'instruction.

Beaucoup, je suis un passionné de musique, je ne manque aucun concert. Je vous avouerai même que la musique et la politique sont pour moi les sources où je puise mes plus grandes jouissances.

- Vous vous occupez de politique, me dit-il, c'est un terrain bien dangereux et sur lequel plus d'un a perdu pied.

- Aussi, lui dis-je, je vous dirai que je m'en occupe plutôt d'une façon théorique que pratique ; c'est pour moi un passe-temps.

- A la bonne heure, car pour un jeune homme, à moins de vouloir en faire profession, il est préférable de s'en abstenir ; comme vous le disiez, c'est une source de grandes jouissances, mais aussi non loin du Capitole se trouve la roche Tarpéienne.

J'avais prononcé le mot politique afin d'essayer de pénétrer les opinions de mon interlocuteur. Celui-ci, pas plus que sur les voyages et sur la musique, ne m'avait donné aucun indice qui put m'aider à briser son inconnu. Essayons donc autre chose, me dis-je :

- Vous me disiez avoir voyagé en Amérique ; n'est-ce pas que les chemins de fer sont beaucoup plus agréables que ceux existant en Europe ?

Certainement, surtout pour les grandes distances. Enfin, que voulez-vous, il faut bien s'accommoder de ce que nous avons.

- Aussi, lui dis-je, c'est un heureux hasard pour nous d'être seuls dans ce compartiment, nous aurons chacun une banquette et pourront dormir à notre aise.

Le plaisir sera pour vous seul, car je descends à la première gare et

Le train partit. La première chose que je fis fut de jeter les yeux sur le bristol que j'avais en main. Je bondit : je venais de lire :

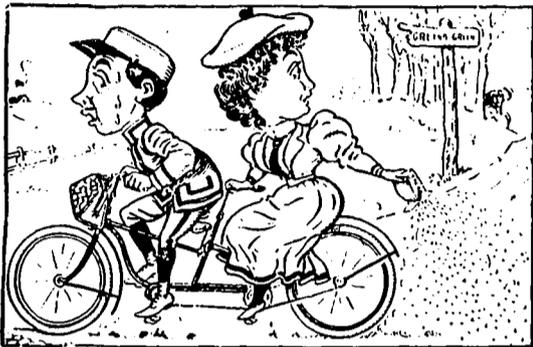
PRINCE GEORGES POLOTINE,

Premier aide de camp de S. M. le Tsar de Russie.

* * *

Voici un voyage qui ne débute pas trop mal, faire d'emblée connaissance avec un des plus grands seigneurs de la cour de Russie. Si cela continue je ne sais pas ce que la Providence me réserve. En attendant dormons. Je m'allongeais sur la banquette, j'enveloppais mes jambes d'un plaid écossais qui ne me quitte jamais dans mes voyages et me disposais à dormir.

LA BICYCLETTE DES AMOURS -- (Suite et fin)



V

... Sèmes-les toutes, va : et prends bien garde qu'il te voie faire.



VI

Le rien Sactor. Ah, ah ! Ce que c'est que d'avoir une excellente machine. Je gagne du terrain sur ces petites canailles-là. Sapristi ! Que signifie cela ?...

A la prochaine station beaucoup de bruit. Mon compartiment est envahi par trois voyageurs, dont un vient s'asseoir sur mon pied gauche, ce qui me cause, naturellement, une sensation des plus désagréables, si désagréable qu'une légère protestation m'échappe.

—Monsieur, s'écria le voyageur, veuillez croire que je n'y suis pour rien et agréez toutes mes excuses. Vous devez comprendre que jamais je ne me serais permis de m'asseoir délibérément sur votre pied, que...

—Certainement, monsieur, je vous excuse, et veux bien croire que vous ne l'avez pas fait de votre gré.

—Jeune homme, continua sentencieusement le voyageur, je vois à votre accent que vous êtes étranger, aussi serais-je désolé que vous emportiez hors de France un sentiment d'hostilité contre notre politesse.

—Je vous prie de croire que

—D'autant plus, monsieur, que la politesse française est la première du monde ; c'est même comme une tache d'huile qui, versée sur la France, s'est graduellement agrandie, envahissant les deux hémisphères de notre planète.

—Ouf ! me disais-je en regardant l'individu avec stupéfaction.

—Il ne faut pas en être surpris, monsieur. Histoire est là pour le prouver. Consultez les historiens, les statisticiens, lisez nos littérateurs scientifiques, nos poètes et vous trouverez partout que la chevalerie française a servi d'exemple à celles des autres peuples : c'est comme un thème avec lequel ils ont fait des variations. Même en politique, la langue française n'a-t-elle pas été acceptée comme langue diplomatique ! Voyez, dans la crise actuelle que nous traversons, car enfin vous devez être au courant...

—Je ne m'occupe jamais de politique, monsieur.

Mais enfin, sans s'occuper directement de politique, on doit avoir une opinion. Il est du devoir de tout citoyen, quelque soit le pays qu'il habite, d'avoir une opinion politique. Sans cela, monsieur, que deviendraient les gouvernements ? Cette fatale inertie nous conduirait infailliblement à des désastres qui, eux, nous mèneraient tout droit à l'anarchisme universel. Mais je parle sans songer que votre pied vous fait sans doute souffrir ; encore une fois agréez mes excuses, car je suis obligé de prendre congé de vous, étant arrivé à destination. Et le proluxe voyageur me donna sa carte.

—C'est probablement quelque député radical ou bien un journaliste de Province, pensais-je, en jetant les yeux sur le morceau de carton. J'y vis, imprimé en gros caractères :

PAUL BARBACHOU

Fabricant d'andouillettes, Troyes

* * *

Décidément, pensais-je, il me sera impossible de dormir et comme j'ai un billet circulaire, ce que j'ai de mieux à faire est de descendre à la prochaine station, aussitôt que nous aurons franchi la frontière. Je pris mon horaire et vis que nous arriverions à la petite ville de C*** à minuit quarante-cinq. Une chose m'inquiétait un peu : n'allais-je pas trouver tous les hôtels fermés. Enfin ! A la guerre comme à la guerre.

Je fus agréablement surpris de constater que tout le personnel de la gare de C*** était sur pied, et n'ême assez

surrexcité comme en prévision de quelque événement remarquable. Je sautais sur le quai et vis que j'étais le seul voyageur descendant à C***. Aussitôt un grand gaillard s'approche de moi et après force salutations, se saisit de mon sac de voyage et me demande de l'accompagner à l'hôtel.

Je suivis mon guide, montais dans un petit omnibus et cinq minutes après, mon équipage s'arrêtait devant la porte principale de l'Hôtel Royal qui est à C*** ce que le Waldorf-Astoria est à New York.

Un individu en habit et cravate blanche, s'approche de moi et me demande de vouloir bien le suivre, que ma chambre est prête, et même en prévision d'un appétit probable, qu'une légère collation est servie dans mon appartement.

—Voilà ce qui s'appelle un hôtel bien tenu, pensais-je. J'y reviendrais très certainement si je passe encore par ici.

La chambre était spacieuse, assez richement meublée, un lit à baldaquin et, sur un guéridon, un poulet froid, des huîtres, une bouteille de vieux Baune. Je devrais les huîtres, une aile du poulet et un verre de vin, puis, vu la fatigue, fortement aidée par les vapeurs du Bourgogne, je m'endormis profondément.

J'étais en train de me livrer au plus réparateur des sommeils lorsque je fus réveillé par des coups fortement frappés à la porte de ma chambre.

—Qui va là ? criais-je, craignant un accident, le feu peut être.

Ouvrez, monsieur, ouvrez, je vous en prie, il y a erreur.

Erreur, quelle erreur !

Ouvrez toujours, je vais vous expliquer !

Je m'enveloppais de mon plaid et allais ouvrir.

Le même individu, toujours en habit et en cravate blanche, qui m'avait accosté, après m'avoir fait force excuses, me raconta l'histoire suivante :

Le jeune duc de G..., cousin de l'empereur Guillaume, qui voyageait incognito en France, avait envoyé, dans le courant de l'après-midi, un télégramme indiquant qu'il passerait à C*** à minuit quarante-cinq. Il demandait qu'on lui préparât une chambre et à souper. Comme aucun membre du personnel de la gare ne connaissait le prince, on m'avait pris simplement pour lui, de là l'erreur en question. Cependant le jeune duc qui, pour une raison quelconque, avait manqué son train, avait envoyé une seconde dépêche, disant qu'il arriverait par le train de quatre heures du matin.

Il me fallut m'habiller, changer de chambre, et je me réendormis après avoir ingurgité le contenu d'une seconde demi-bouteille de Baune que le maître d'hôtel m'avait complaisamment envoyée.

L'aventure valait bien du Bourgogne, sans doute, mais pour un voyage accidenté, je faisais un voyage accidenté.

LOUENGRIS.

OU MÊME LA CURIOSITÉ

Le mébein. — Vous êtes épuisée. Vous devriez prendre plus de sommeil.

Mme Taupin. — Plus de sommeil, et mon mari qui parle en rêve plus qu'il n'a jamais parlé. Je ne peux pas.

MOTS D'AMITIÉ

Maud. — Penser qu'il y a deux ans que tu ne m'avais pas vue et que tu m'as reconnue tout de suite. Il faut que je ne sois vraiment pas changée !

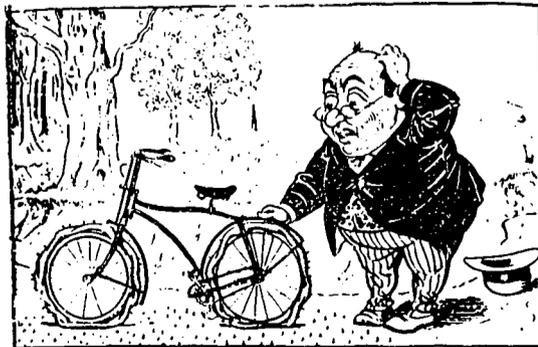
Alice. — Oh ! je t'ai reconnue à ton chapeau. Qui aurait pensé que cela se porterait si longtemps.

SA PUNITION

Mme Moulagoufre. — Quand Gontran est méchant nous l'envoyons au lit de très bonne heure ; oh, nous sommes très sévères.

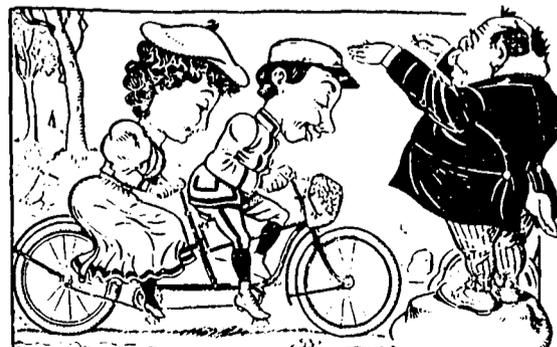
Mme Tétaclaques. — Et il ne fait jamais aucune violente objection ?

Mme Moulagoufre. — Non. Voyez vous, nous le chérissons tant que nous allons généralement avec lui.



VII

... Me voilà démonté ! Eh bien, un jeune homme qui a assez de toupet pour faire une chose semblable, mérite bien de posséder la fille qu'il aime. Je vais les attendre ici...



VIII

...Soyez bons, mes enfants, soyez légers.



CAPITAINE ALFRED DREYFUS.



GÉNÉRAL MERCIER.

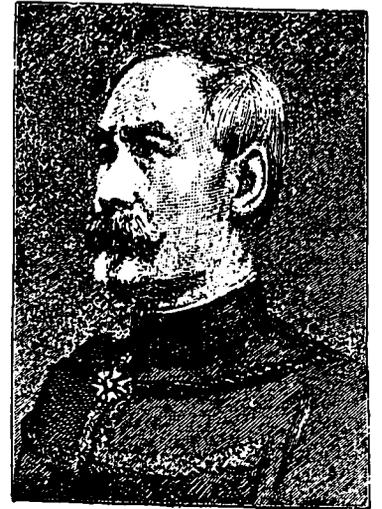


MAÎTRE LABORI.

Les Principaux Personnages
du Procès Dreyfus



M. BRISSON.



GÉNÉRAL GONSE.



MAÎTRE DEMANGE.



GÉNÉRAL BOISDEFRE.



MAJOR CARRIÈRE.



GÉNÉRAL ROGÊT.



M. CAVAIGNAC.

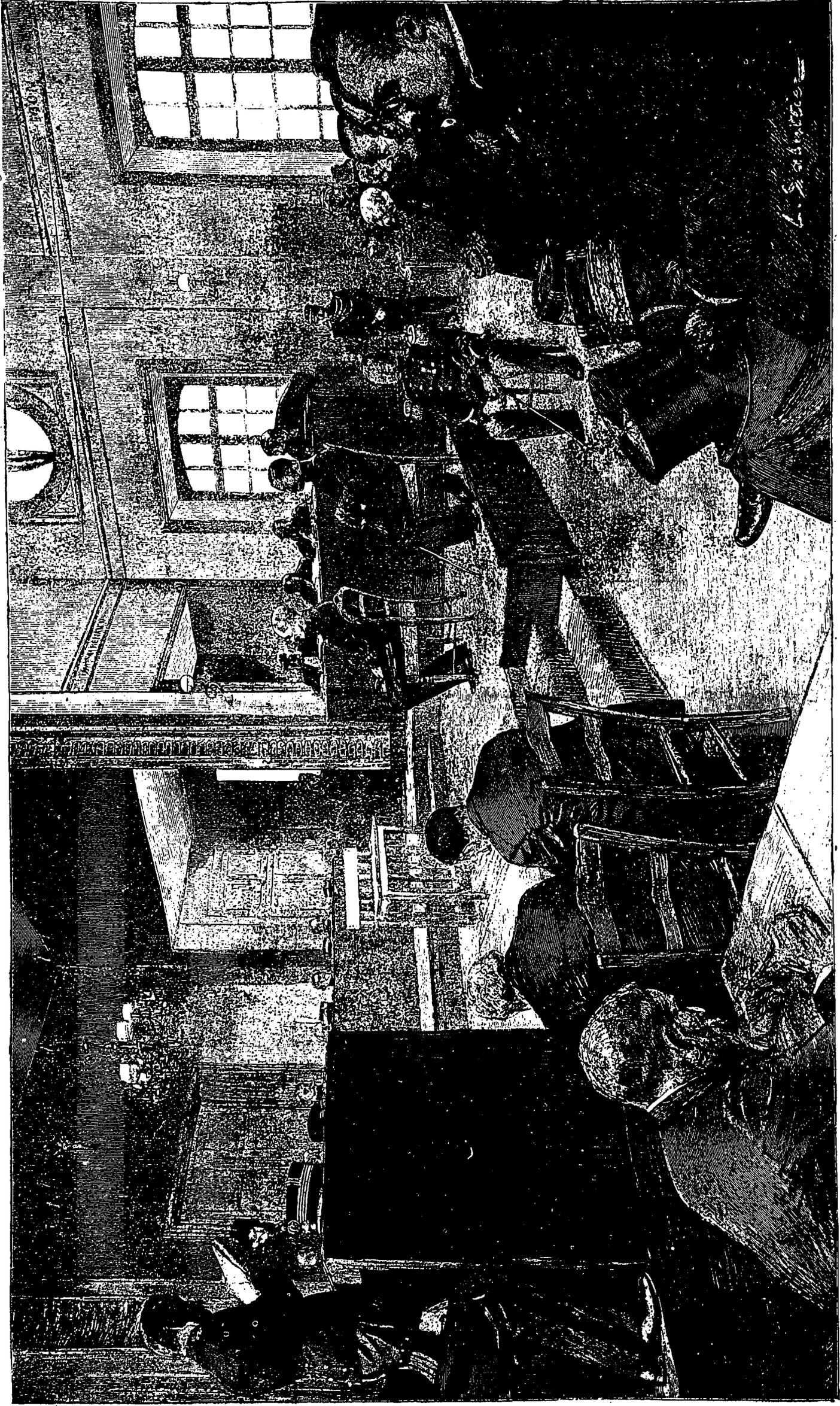


LIEUTENANT-COLONEL PICQUART.



GÉNÉRAL ZURLINDEN.

AFFAIRE DREYFUS A RENNES



M. le greffier Connois lisant l'arrêt de la Cour de cassation. Au fond, le colonel Jouaust, président du Conseil de guerre.

LA PREMIÈRE AUDIENCE DU CONSEIL DE GUERRE.

Général Billor. M. Hanotaux. Mercier et Zurlinden.

PAS POUR LES DAMES



Angéline. — Si tu m'aimes, Claude, emmènes-moi voir jouer à la balle, cet après-midi ?
Claude. — Allons donc ! Crois-tu que ce divertissement-là soit pour les femmes ! Tu paraîtrais gentille, grimée sur un arbre !

LE SOMMEIL DE L'AMOUR

Les roses s'endormaient au profond du jardin,
 Dans le silence bleu de la lune endormie,
 Quand, las, pour son sommeil cherchant une ombre amie,
 Éros parmi les fleurs s'est abattu soudain.

O miracle ! au contact du dormeur enfantin
 Tout s'éveille : un désir monte en cette accalmie ;
 Un rayon vient du dieu baiser la chair blémie ;
 Les fleurs tendent vers lui leurs lèvres de satin.

Sous l'abandon des bras, sous la langueur des hanches,
 Les rosiers en amour ont assoupli leurs branches
 Pour faire à son corps tiède un berceau parfumé ;

Et l'on voit, — harmonie et caresse des choses, —
 Se joindre et se confondre en un frisson pâlé
 Le bleu du clair de lune et le rose des roses.

SILVIO.

LES AFFAIRES AVANT LE PLAISIR

M. Perdlaboule (entrant en coup de vent dans un bureau de journal). — J'ai perdu mes lunettes quelque part et je veux annoncer pour les retrouver, mais je ne puis écrire sans elles.

Le commis (qui aspire à devenir gérant). — Je vais écrire cette annonce pour vous, monsieur. Y avait-il quelques marques particulières par lesquelles vous puissiez les reconnaître ?

M. Perdlaboule. — Oui, oui. Monture en or, verres différents, et les lettres L. O. C. gravées à l'intérieur. Insérez-le trois fois.

Le commis. — Oui, monsieur. C'est deux piastres.

M. Perdlaboule. — Les voici.

Le commis. — Merci. Cela me procure le grand plaisir, monsieur de vous informer que vos précieuses lunettes sont sur votre front.

M. Perdlaboule. — Grands dieux ! C'est vrai, pourtant. Pourquoi ne le disiez-vous pas avant ?

Le commis. — Les affaires avant le plaisir, vous savez.

ATAVISME

La mère (indignée de trouver son fils le dernier de sa classe). — Je suis à bout de patience, Georges. Je voudrais bien savoir pourquoi Henri Lafinesse est toujours à la tête de la classe tandis que toi tu es toujours à la queue !

Georges (regardant sa mère bien en face). — Tu oublies que Lafinesse a des parents plus intelligents que les miens.

SEULEMENT-LÀ

L'hôte. — Ah ! Alors vous êtes musicien. Et de quel instrument jouez-vous ?

Le musicien. — Le premier violon.

Sa femme (fièrement). — Mais seulement dans l'orchestre.

AMI GÉNÉREUX

Bouleau. — N'est-ce pas malheureux la faillite de ce pauvre Saedor ?

Rouleau. — Quoi ! Est-il failli ?

Bouleau. — Oui, il est totalement ruiné.

Rouleau. — C'est malheureux. Il m'avait promis quelque chose hier, mais maintenant qu'il est ainsi dans le trouble, je n'en tiendrai pas compte.

Bouleau. — Cette générosité vous honore. Que vous avait-il donc promis ?

Rouleau. — La main de sa fille.

UNE PREUVE ABSOLUE

Le juge. — Vous prétendez que vous n'étiez pas responsable de vos actes quand vous l'avez demandée en mariage ?

Le plaignant. — Oui, monsieur.

Le juge. — Pouvez-vous prouver cela ?

Le plaignant. — Oui, monsieur.

Le juge. — Comment ?

Le plaignant. — En produisant la plaignante devant la cour et la laissant voir aux jurés.

IL EN FALLAIT UN

Alfred. — Oui, je pensais que si je ne pouvais l'épouser, je deviendrais fou.

Albert. — Et tu ne l'as pas épousée et tu n'est pas devenu fou ?

Alfred. — Non, mais l'homme qui l'a épousée agit comme s'il l'était.

TOUS LES MÊMES

La jeune fille. — J'ai trouvé un trèfle à quatre feuilles, ce matin. On dit que c'est signe qu'on doit se marier pendant l'année.

Le vieux garçon. — J'étais sous l'impression que c'était un présage de bonheur, plutôt.

LA PREUVE

Mme Lusternu. — La nature exerce une étonnante et mystérieuse influence sur l'homme. Certaines plantes qui sont un poison pour des personnes sont une médecine pour d'autres.

Mme Lusternu. — Oui. Mon mari, par exemple, est toujours tourmenté par ses rhumatismes quand l'herbe commence à pousser dans le jardin.

ÇA DEVAIT ÊTRE ÇA

Mme Lembaras (souponnant). — La musique de ma fille nous a coûté bien cher.

Taupin (qui l'a entendue jouer). — Vraiment ! Quelques voisins qui vous ont poursuivis devant les tribunaux, je suppose ?

PREUVE CERTAINE

Berthe. — Alice et Edgar sont très épris l'un de l'autre, sais-tu ?

Blanche. — Comment le sais-tu ?

Berthe. — Je les ai rencontrés tous deux, hier, pendant l'orage. Ils portaient des habits neufs et n'avaient point de parapluie.

SA FATIGUE

Une dame disait à son mari, lequel avait l'habitude de gesticuler beaucoup en parlant : — Ne parlez pas tant, mon ami, vous allez vous fatiguer les bras.

LA MOITIÉ EST ASSEZ

La maîtresse (sérieusement). — Willie, donnez-moi ce caramel !

Willie (généreusement). — Je vais vous en donner la moitié, madame.

DEVINETTE



— Mademoiselle Jenny, savez-vous où est mon camarade, le clown ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 16 SEPTEMBRE 1899 (1)

Les Tortures d'une Mère

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE

IV

(Suite)

— Ah ! ça ! c'est le lingot !... c'est la timbale !... Mais elle n'est pas commode à décrocher.

— Tant qu'il y aura la *lardonne* d'Aline, il n'y a rien à frirer....

— Bien oui !... Mais enfin, c'est guignonant toujours de ne pas se débarrasser de cette moucheronne-là, au moyen d'un bon accident trouver le moyen adroitement préparé !...

— Oui !... Elle, c'est bien... mais pas la mère !... Pas Aline !... Il ne faut pas qu'Aline claque.

— Mais, je t'écoute, mon vieux lapin... Toute la bonne galette ne manquerait pas d'aller aux cousins... à Roland Goldwin, aux d'Offelbert, à d'autres... qui sont riches, qui n'en ont nul besoin.

— Tandis que nous, nous sommes sur la paille....

— Ton moyen était bon !... Il fallait trouver le moyen d'épouser Aline... de gré ou de force....

— Alors, la petite n'aurait pas pesé une once.

— Tiens !... puisqu'on l'aurait toujours eue sous la main....

— Et alors... dans ces conditions-là, un malheur est bien vite arrivé !....

Et tous les deux, de rire, les deux misérables !... en s'esclaffant, en se tapant sur les cuisses.

Puis, il y eut un silence, et André reprit encore :

— En allant chercher les chiens, j'ai rencontré, se rendant à Chazay, dans la grande allée, cette vieille rosse de mère Cloarec.... Et, comme de coutume, elle a détourné la tête pour ne pas être obligée de me dire bonjour. Elle nous a dans le nez, cette vieille taupe-là.

— Dame ! c'est d'instinct.

— Elle se doute peut-être, tu as raison, que j'ai abattu son fils... Ce qui m'a toujours étonné, c'est que nous n'ayons jamais retrouvé le cadavre de ce paroissien-là... Après la retraite des matelots, nous avons cherché, chercheras-tu, tu t'en souviens !... Et rien !... Impossible de remettre la main dessus.

— Peuh !... ça n'a pas d'importance... Le matelot de Roland sera allé crever sous quelque souche. La nuit venait, nous étions bien obligés, nous aussi, de battre en retraite... Les tigres l'auront certainement dévoré... Ce qui importe... c'est qu'il soit mort.... Il fallait bien se débarrasser de lui, autrement nous l'aurions eu toujours sur les bras !....

Derrière la porte, se roidissant pour ne pas s'écrouler sous le poids de la terrifiante angoisse qui l'étreignait. Aline retenait sa respiration, les yeux agrandis par l'épouvante.

La tête penchée, elle ne perdait pas un mot de ces monstrueuses révélations !

Rien des crimes atroces commis par ces monstres ne lui était désormais inconnu !....

Roland, son mari, l'élu de son cœur, avait été traîtreusement assassiné par eux !....

Egorgé aussi, le malheureux Jean Cloarec !....

Condamné à mort, lâchement tué par eux encore, à cause de l'inébranlable attachement qu'il portait à son maître !....

Ainsi, c'étaient eux !... Eux !... pour lesquels les siens avaient été si parfaitement bons, et elle aussi, c'étaient ceux-là qui avaient à jamais brisé sa vie, en tuant leur frère, comme deux Caïn qu'ils étaient !....

Alors qu'on les croyait au Transvaal, ils se cachaient au Tonkin, organisaient une expédition à main armée, pour en arriver à assassiner Roland... à faire d'Aline, — ainsi qu'ils le disaient, — une veuve !....

Et maintenant, revenus sous son toit, vivant de ses propres, puisant à pleines mains dans son coffre-fort, ils n'attendaient qu'une occasion pour commettre de nouveaux forfaits !

Maintenant, c'était Colette, le blond chérubin aux yeux bleus, dont ils complotaient la mort !....

Ce n'était pas assez d'avoir pris à cette malheureuse femme l'homme qu'elle aimait, ils voulaient faire mourir encore sa joie suprême, son enfant !....

Ils préparaient sa mort !....

Car rien ne pourrait toucher le cœur de ces tigres, impassibles devant le sang et les larmes....

L'insatiable, l'horrible soif de l'or avait étouffé en eux tout sentiment humain !...

L'or, la fortune des Chazay... pour les conquérir, pour se les approprier, ils ruineraient tout... ils tueraient tout...

Ah ! l'or, la fortune, l'argent !... quo de crimes ne font-ils pas commettre !...

Et pour peu que l'écrivain ouvre le Grand-Livre de la vie humaine, à chaque page, il recule, épouvanté par la noirceur, l'infamie effroyable des drames qui, à tout instant, renouvelés sans cesse, se déroulent devant ses yeux.

Ne croyez pas qu'il invente, qu'il s'ingénie à trouver des complications, des situations exagérées et impossibles...

L'écrivain n'a point à se donner cette peine... il n'a qu'à transcrire les misères, les infamies humaines, causées par l'exécration soif de l'or, et il demeure, hélas ! toujours bien au-dessus de la vérité.

Dans les plis de sa jupe, Aline avait enveloppé l'enfant qui se collait, s'aplatissait contre sa mère, comprenant vaguement qu'elles couraient toutes les deux, à cet instant, un imminent danger.

La main de la mère demeurait appliquée sur les lèvres de la petite fille, pour étouffer son moindre soupir, le plus léger cri de frayeur, qui eussent révélé leur présence et qui eussent inévitablement causé leur mort !

Car, furieux de s'être trahis, d'avoir eux-mêmes révélés leurs crimes, saisis d'une homicide fureur, ils les auraient égorgés toutes les deux !....

André s'était levé et tournait autour de la chambre...

Il vint jusqu'à la porte, légèrement entre-bâillée, qui le séparait d'Aline et de Colette.

Il allait même la pousser pour jeter un instinctif regard dans la pièce voisine.

Et brusquement, il l'écarta du coude, sans se douter que sa belle-sœur se trouvait là, derrière, haletante, affolée par ces monstruosité sanglantes qu'un providentiel hasard venait de lui révéler.

Dans la chambre sombre, poussiéreuse, où s'entassaient quelques meubles vermoulus, il jeta un vague et indifférent coup d'œil.

Pourquoi ne regarda-t-il pas derrière la porte ?

Les plus grands périls sont, la plupart du temps, écartés par des obstacles infiniment petits.

Pourquoi donc ?

Son frère s'était levé à son tour, et s'approchant de la fenêtre :

— La pluie cesse... Filons !... J'ai une soif du diable !...

Et il siffla les chiens demeurés dans le vestibule.

André suivit son aîné, reprenant son fusil, déposé dans un coin, et tous deux dégringolèrent le petit perron contourné, sifflant un air de chasse.

Alors, mais seulement alors, Aline respira.

Elle était sauvée !...

Pour l'instant, du moins, le présent péril était évité.

Ses mains s'élevèrent alors vers le ciel, et dans un sanglot étriqué, elle murmura :

— Oh ! les misérables !... Les infâmes !...

Il fallait fuir, fuir à tout prix... au plus vite.

Oui, mais une fois à l'abri, que faire ?...

Oh ! elle ne savait !...

Les révélations qu'elle venait d'apprendre, indéniables, de la bouche même des criminels, étaient tellement épouvantables, tellement stupéfiantes ; les périls qui les menaçaient, elle et son enfant, étaient tellement redoutables qu'elle devait se mettre, avant tout, hors de portée de ces deux bandits...

Fuir !... Fuir !... avant tout... le sort de son enfant... sa vie... si atrocement menacée, sa mort escomptée chaque jour, jusqu'au moment où ils auraient trouvé un moyen !

Alors, il fallait des forces, de l'énergie... elle en aurait !...

A pleins bras, elle s'empara de Colette et la pressa sur son cœur avec une tendresse passionnée.

— Oui ! mon ange !... Oui !... Toute ma vie pour toi... mon trésor !... Que Dieu nous protège !...

Et elle traversa la première pièce, emportant son enfant.

Les yeux de la petite s'arrêtèrent, chagrins, et deux larmes brillèrent à la marge de ses longs cils blonds.

— Oh ! maman ! ma chère maman ! les méchants... ils ont tué nos chevreuils !...

Bonté du ciel !... c'était vrai !... Le chevreuil était là, dans un coin... Ils l'avaient oublié !...

Certainement ils allaient revenir le chercher !... C'était certain vite ! vite ! Il fallait se hâter.

En la trouvant là, ils sauraient bien qu'elle venait de tout apprendre... par eux-mêmes !...

Alors, sautant par-dessus les flaques d'eau qui stagnaient encore autour du Châtelet, et que le sable des allées n'avait pas encore

(1) Commencé dans le numéro du 2 septembre 1899.

Incomparables contre les } Femmes Malades et Fai-
affections nerveuses } et ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens { Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

absorbées, elle s'avança résolument dans la grande ligne, se dirigeant vers le château à une très rapide allure.

Trop tard !!!

A cinquante mètres d'elle, ils débouchaient d'une contre-allée...

Ils l'avaient vue!...

Maintenant, ils se concertaient...

Evidemment, Aline se trouvait dans le pavillon en même temps qu'eux.

Cachée derrière la porte, la gueuse!...

Et Simon dit alors :

—Elle a tout entendu!

—Elle n'en a pas perdu une goutte!

—Nous voilà propres!...

—N'y a pas à dire, faut en sortir...

—Ma foi, oui!... En avant les grands moyens!

Après un temps d'arrêt bien court, durant lequel ils avaient échangé ces réflexions et élucidé la situation, ils se remettaient en mouvement et s'avançaient vers la jeune femme.

Se voyant découverts, percés à jour, leurs masques tombaient et leurs ignobles faces laissaient à cette heure transparente les sentiments sanguinaires qui bouillonnaient en eux.

—Finis de rire! — ainsi qu'ils disaient. — Finie la comédie!...

Mais l'indignation de l'épouse, de la mère déborda, à leur aspect, du cœur d'Aline.

Sur son bras, elle tenait Colette, cachée contre le cou de sa mère.

La main droite d'Aline s'étendit menaçante, et d'une voix stridente, elle leur cria par deux fois :

—Assassins! Assassins!...

Puis, la frayeur la reprit, et elle partit, s'emportant en une course folle.

—Quand je te disais, — fit André, — elle a tout entendu.

—Alors, faut en sortir... En avant les grands moyens...

—Quels grands moyens?...

—Nous la tenons!... Il n'y a personne dans le parc... Ni vus, ni connus!... Donc, rien à craindre.

—Oui, mais encore?...

—Écoute-moi bien, et tout est sauvé, si tu ne perds pas la tête. Ne t'emballer pas... C'est peut-être le moyen d'en sortir!... Tu vas voir!...

Simon, on l'a déjà vu, possédait une grande influence sur son frère. André regimbait parfois, se cabrait, mais finissait toujours, en fin de compte, par céder à son aîné.

—Donc, écoute-moi bien... Aline est chargée... Le terrain est glissant; en courant, nous allons promptement la rejoindre...

—Ça, c'est sûr!...

—Tu lui prendras Colette des bras lorsque tu auras arrivé à côté d'elle...

—Et après?...

—Après tu courras à toutes jambes vers la Fouillouse. J'ai mon idée.

—Et après?... Je ne la vois pas ton idée?

—Après... Quand tu seras arrivé au milieu du pont de la Fouillouse, tu t'arrêteras... Voilà tout... Ça n'est pas bien malin!... Ne me demande pas d'explications... Je réponds de tout... Courons!...

Et les coudes au corps, les deux misérables s'élançèrent à la poursuite de la jeune femme, à laquelle la frayeur donnait des ailes.

Mais glissant sur le sol humide, trébuchant, elle ne tarda pas à perdre du terrain.

Bientôt, bien vite, elle entendit derrière elle leurs respirations haletantes.

Alors, elle s'arrêta, faisant tête et pareille à une lionne qui va défendre ses petits au risque de ses jours :

—Que voulez-vous?... Pourquoi courez-vous après moi?... Pourquoi?...

Simon ne lui répondit pas tout d'abord.

—Fais ce que je t'ai dit, — ordonna-t-il à son frère.

Et alors, d'un élan irrésistible, André arracha Colette des bras de sa mère.

La petite se tordit, se débattit, poussant des sanglots, des cris inarticulés.

Vains efforts, les solides bras d'André ceinturaient Colette, et les gémissements s'étouffèrent dans la gorge de la pauvre petite, André lui ayant dit à l'oreille :

—Tais-toi ou je t'étrangle.

Aline s'était précipitée, courant pour reprendre son enfant.

Par un bras, Simon l'arrêta, en lui disant d'un ton sourd, hochant la tête, fermant à demi les yeux :

—Tant pis pour vous, Aline... Vous êtes responsable de ce qui va se passer... C'est bien vous qui l'avez voulu!...

—Mon enfant!... Ma fille!... Oh! mon Dieu!... Les lâches!...

—Veuillez m'écouter, — reprit Simon, — ou vous allez être cause d'irréparables malheurs...

—Taisez-vous... Vous êtes des assassins et des lâches!... Vous êtes...

—Oui! nous sommes tout ce que vous voudrez!... Ça nous est égal... Vous devez comprendre que toutes vos injures ne sauraient nous atteindre... Ce qui est fait est fait... Il faut vous résigner... Vous devez comprendre que notre projet est absolument arrêté dans mon esprit... et que je chercherai à le réaliser par tous les moyens...

—Mais taisez-vous donc!... Cette enfant!... Mon enfant!

André, pendant ce temps, obéissant à son frère, courait vers la Fouillouse, emportant Colette.

Tout en le suivant, Aline et Simon le voyaient maintenant gravir la pente qui conduisait au pont.

—Oui! — reprenait Simon, — je suis résolu à vous épouser... Et je le veux, il le faut... Vous arriverez à y consentir.

—Vous! Vous!... C'est vous!...

—Oui, moi, et pas d'autre... Je vous le répète une fois encore, si vous ne cédez pas... si vous ne me faites pas ici une promesse formelle, un serment... eh bien!...

—Eh bien!... Quel crime allez-vous commettre encore?...

—Appelez ça un crime, si vous voulez... Mais je veux vous épouser... Je suis fatigué de la vie que nous menons, mon frère et moi, je vous le répète... Vous auriez dû comprendre que nous voulons... vous et nous... nous unir dans une même famille, et cela par des liens indissolubles... Il est inutile de lutter... Vous vous briseriez à ce jeu-là!...

—Mon... mon... enfant!...

La voix du misérable devint plus menaçante encore. Il avait pris la malheureuse par le bras et le serrait à le briser.

—Regardez!

André était arrivé au milieu du pont de la Fouillouse et il tenait Colette comme suspendue au-dessus de l'abîme.

—Vous voyez!... Si vous ne voulez pas céder... si vous ne voulez pas consentir à m'épouser... car... c'est le seul moyen... le seul, je n'ai qu'un cri à pousser, un signe à faire, et Colette va se briser sur les roches... Et le hasard nous a fourni l'impunité... Personne n'est dans ce parc... Nul témoin!... Personne ne saurait nous accuser... Vous le direz... Vous le crierez... On ne vous croira pas... On vous traitera de folle!... L'enfant a joué dans le parc; elle a gravi les roches, le pied lui a glissé, elle est tombée dans le courant... s'y est noyée!... Rien de plus naturel!...

La mère était tombée à genoux, elle tendait les bras vers ses bourreaux :

—Pitié! Pitié! — répétait-elle. — Vous aurez la fortune, ma fortune... la sienne... celle de Roland; je vous donnerai tout.

Simon eut un long tressautement d'épaules impatienté.

—Des blagues... Des promesses!... Comment pouvez-vous croire que nous nous contenterons de simples promesses... Et demain... demain, vous nous feriez jeter à la porte par... Bertrand et vos gens... Non! Non!... Vous allez jurez de m'épouser!... Entendez-vous, Aline... Prononcez le serment le plus sacré... sur le Dieu auquel vous croyez!... sur la tête de votre enfant!...

—Jamais!... Jamais! — cria la martyrisée, retombant à genoux... Mais prenez ma vie et laissez celle de Colette.

—Toutes ces simagrées, toutes ces sensibleries sont inutiles... Vous allez jurer... Autrement... c'est vous qui aurez tué votre enfant!...

—Jamais!...

Alors, l'être exécrable, l'immonde et implacable bourreau cria :

—Audré!...

Aline était vaincue!

—Je jure!... Je jure!... — fit-elle, claquant des dents, râlant de terreur et d'angoisse. — Je jure.

—De m'épouser?...

—Oui! oui!... Je ferai ce que vous voudrez!... Tout ce que vous... voudrez!... Mais... mon enfant!... Rendez-moi mon enfant!...

Simon abandonnait le poignet d'Aline que, jusqu'alors, il avait serré comme dans un étou.

—Vous avez juré!... Vous entendez bien, Aline!... Vous avez juré!... Mais rappelez-vous bien que si vous cherchiez à me tromper... si vous tentiez d'éluder votre serment, André et moi, nous irions vous chercher... jusqu'au bout du monde... jusque dans les entrailles de la terre... Quant à aller divulguer nos secrets, j'y suis engagé à ne pas vous en aviser... On vous ferait passer pour folle très aisément, comme pauvre créature atteinte du délire de la persécution... Où trouveriez-vous des preuves?... Croyez-le bien, toutes nos précautions ont été prises... Tenez-vous-le donc pour dit.

—Mon enfant!

Simon cria alors :

—André!... reviens!...

Simon Lowel reprit encore :

—Si vous aviez voulu être raisonnable, vous auriez évité toutes ces désagréables scènes... Maintenant... voici Colette... elle revient... Revenons au château... Mais rappelez-vous ce que vous avez juré

et tenez votre promesse... et au plus vite... Autrement, vous pouvez être certaine que vous attirerez sur vous les plus grands malheurs....

André rejoignait sa belle-sœur et son frère, portant Colette.

La mère se précipita sur son enfant avec une véritable fureur.

Elle l'étreignait dans ses bras avec une tendresse désespérée et convulsive... Puis, la portant, la couvrant de délirantes caresses, elle prit sa course vers Chazay.

—Laisse-la tranquille, pour l'instant, — fit Simon à son frère. — Nous la tenons !... C'est l'essentiel.

Alors, avec un rire satisfait, l'ignoble gredin raconta à son cadet la promesse tormelle, le solennel serment qu'il venait d'arracher à sa belle-sœur.

—Et tu crois qu'elle le tiendra, — fit André. — Tu crois qu'elle va tout bêtement te prendre par la main et te conduire à l'autel !... Ah bien ! tu es encore plus naïf que moi, par exemple !...

—Ce à quoi je crois, — reprit l'autre, — c'est à la sainte frousse que nous lui inspirons désormais. Et c'est encore le meilleur moyen, je le vois bien, que celui qui consiste à procéder par intimidation avec les femmes !... Elle est convaincue, la chère Aline, que si elle ne s'exécute pas, nous tordrons le cou à Colette comme à un poulet... et que nulle puissance humaine ne parviendra à nous en empêcher. Donc, conclus... elle passera par-dessus tout, même par-dessus la sainte horreur que je lui inspire, pour sauver sa moucheronne... Crois-moi... nous la tenons !... Et c'est le hasard qui nous a fourni le moyen de la boucler, notre chère belle-sœur...

—Et Clotilde !

Simon eut un menaçant mouvement de tête.

—Clotilde... Plus tard... on verra !...

Et, à leur tour, ils s'acheminèrent vers le château.

—Eh ! mais ! — s'écria bientôt André, — et notre chevreuil ?... Nous l'avons encore oublié !

—Bah ! nous allons l'envoyer chercher par Bertrand.

—Par Bertrand ?...

—Oui, après, qu'importe !... Tu ne comprends donc pas que tout est échangé, et que celle qui va avoir le bonheur de s'appeler Mme Simon Lowel ne permettra à aucun de ses gens d'être insolent à notre égard !...

Et dès la rentrée au château, Simon fit comme il l'avait annoncé ; il ordonna au brigadier d'aller chercher un chevreuil qui se trouvait dans le parc, en la salle basse du château de l'Arquebuse.

Bertrand, en garde bien styé, ne se permit pas une observation ; mais, lorsqu'il se trouva hors de la portée de la voix :

—Ah ! ils caudent maintenant les chevreuils du parc, les English, — le mot de François avait fait fortune. — C'est bon pour une fois, mais je prévois madame demain ; car, si on les laissait faire, ces deux paroissiens-là, ils finiraient par mettre le feu à la maison.

Le soir vint... Les deux frères s'étaient installés dans une salle à manger du rez-de-chaussée, où ils prenaient leurs franchises lippées lorsque d'aventure ils étaient seuls.

Et là, pour célébrer leurs succès, ils commençaient par s'administrer un double verre d'absinthe... une bonne pipe... Allons... la vie allait être carrément agréable pour les nouveaux seigneurs de Chazay !...

Et tapant sur un gong, — l'absinthe commençait à faire son effet :

—Qu'on nous serve à dîner, — ordonna Simon d'une voix criante, — et un dîner un peu chouette, et vous direz que l'on nous monte une belle demi-douzaine de bouteilles de champagne... Et ouste !... Du lesté !...

Tout en joie, cet excellent Simon !...

Allons ! Décidément, le hasard avait bien fait les choses... Le matin encore il ne savait pas de quelle façon se retourner, et maintenant il était sûr de s'endormir, avant qu'il fût longtemps, le mari de la châtelaine de Chazay.

—Elle est matée ! — répétait-il avec une satisfaction intime, et aussi avec cette persistance et ces répétitions que donne l'alcool. — Elle est matée !... Et elle sait bien que si elle bronche, nous ne la raterons pas !... Cette fois, ça y est bien.

On entendait, sur ses entrefaites, un cliquetis de pretintailles et un break attelé de deux postiers harnachés avec des grelottières et des queues de renard, entrant à grand bruit dans la cour d'honneur.

Il en descendait trois personnages : M. Dutil d'abord, le marchand de bois, un Méridional râblé et bronzé, déjà entrevu par le lecteur, et deux autres amis, un hôtelier d'Amboise et un gros boucher de Loches, qui, en tournée dans le pays, venaient dire un petit bonjour à leurs amis de Chazay.

—Une crâne idée ! — cria André en apercevant les camarades. Et vous allez rester dîner avec nous... sans façon... Pas vrai, Simon ?

L'aîné des Lowel insistait, tandis que Dutil faisait des façons... Enfin, on se laissait aller, et tandis qu'on prenait un troisième verre d'absinthe, on préparait un copieux repas.

—Et nous vous ferons manger un plat qui n'est pas ordinaire, pour la saison, du moins.

—Ah !... Et quel plat ? — firent les invités en chœur. — Quel plat ?... Une surprise ?...

—Oui ! une surprise... Une omelette au sang de chevreuil.

—Mâtin !... Du chevreuil en plein été !... Vous vous mettez bien !

—Oui ! — fit négligemment André, — nous avons été tuer un chevreuil dans le parc.

Pascault, l'hôtelier de Loches, qui avait été cuisinier, laissa échapper un sifflement aigu, signe chez lui de la satisfaction la plus intense.

—L'omelette au sang de chevreuil, c'est moi qui la confectionnerai, et vous m'en direz des bonnes nouvelles... Mais on vous laisse donc tirer les chevreuils du parc ?... Je croyais... Je m'étais laissé dire que Mme Aline de Chazay y tenait énormément.

Simon ricana, se donnant un air avantageux.

—Je vous dis que c'est une surprise... Et... il y en aura une au dessert !...

—Et une fameuse ! — appuya André.

—Allons ! Pascault, à l'omelette... et vivement !...

Quelques minutes plus tard, les cinq convives étaient attablés dans la petite salle à manger du rez-de-chaussée et dégustaient la fameuse omelette en l'arrosant d'un pétillant vovray dont les bouteilles disparaissaient avec une rapidité vertigineuse.

Le pavillon dans lequel les deux frères Lowel avaient installés leurs pénates était situé à l'aile droite du château.

Sorties particulières, perrons doubles, donnant d'un côté dans la cour d'honneur et dans le parc, grand window, — autrement dit fenêtre très large, car c'est l'application de ce mot anglais qu'on lui donne aujourd'hui en France, — laissant la pénétrante odeur des géraniums et des jasmins pénétrer à grandes bouffées dans la salle.

Le repas se prolongeait, Simon et André Lowel étaient gros mangeurs et buvaient d'autant.

Quand aux trois autres convives, ils tenaient à honneur de prendre rang parmi les fourchettes et les gobelets de premier ordre.

Une grosse et triviale gaieté, — nerveuse, excitée chez les deux frères ; ils ne tenaient pas en place. A tout instant ils quittaient la table pour aller quérir du vin, car ils faisaient le service eux-mêmes, ayant renvoyé les domestiques afin d'être plus libres.

Ils les rappelèrent pour servir le dessert. La soirée était déjà fort avancée, et les convives, étant donné le nombre de bouteilles dont ils avaient eu raison, se trouvaient tous en état d'ébriété intense.

On riait, on se tutoyait, et André, — une jolie idée de pochard, — faisait promettre à ses bons amis de ne plus jamais le quitter.

—Ici, — répétait-il avec emphase, — c'est très grand... Il y aura de la place pour les amis... Et on en fera, des notes !... Et les grands vins n'auront pas bon temps... A ta santé, Dutil... mon vieux Dutil !... car tu es mon vieux Dutil, n'est-ce pas ?

On s'embrassait... On se jurait une amitié éternelle !... Rien de stupide comme les hommes ivres !...

—Eh mais !... — fit Dutil, qui, madré et sournois, ne perdait jamais le Nord, — vous nous aviez promis une surprise, les bons copains... et une vraie surprise.

Et il chantonna :

V'là l' moment,

V'là l' instant

D' s' payer ce p'tit agréucat.

Alors, en chœur, les trois invités firent sonner leurs verres en criant :

—La surprise !... La surprise !...

Avec une gravité affectée, se tenant à la table pour ne pas tomber, Simon se leva et, tendant son verre, un verre énorme, plein d'écumant champagne :

—Tout d'abord... à nos santés !... Nous sommes ici entre amis, de vrais amis qui vous intéressez à mon bonheur, n'est-ce pas ?

—Oui ! oui !... Comment donc !

On buvait une lampée, et Simon reprenait :

—Mes chers amis, j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec ma charmante belle-sœur, Madame veuve Aline de Chazay.

Il y eut une exclamation de générale surprise.

André, très ému, éprouvait le besoin d'ajouter quelque chose ; mais dans l'état où il se débattait, il ne trouva que cette inoptie de table d'hôte, en relevant à nouveau son verre :

—Honneur aux dames !... Respect aux Polonais !...

Alors, les compliments :

—Ah ! nous ne savions pas !... Alors, c'est récent ?...

—Oh ! fit négligemment Simon, — ça traînait depuis longtemps ! Et Dutil, revenant à son idée fixe, son petit commerce :

—Alors, l'histoire des bois ?...

—Une querelle d'amoureux, — ricana André, — elle ne se renouvellera plus...

— Alors, — et Dutil se frotta les mains, — nous allons en faire de ces coupes !...

On trinquait, on trinquait encore. Un nouveau panier de champagne avait été monté, et rien ne pouvait plus étancher la soif ardente des convives.

Et, tapant sur les verres, ils se mirent à réclamer une chanson.

— Non ! un chœur !

— Une chanson !... Un chœur !... Simon fait très bien la basse.

Et ils entonnèrent un refrain connu :

André allait commencer le second couplet lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

Devant lui le window grand ouvert, et par la large baie un carré lumineux éclairant une zone de la cour.

Et il dit à son frère :

— Il y a quelqu'un qui nous écoute.

— Tu es fou ! Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse ?

— Quelqu'un qui a traversé la cour.

— Eh !... c'est un domestique... ou un chien... Laisse-nous donc tranquilles avec tes histoires... Nous sommes ici pour rigoler.

La chanson avait cessé de plaire. Alors Dutil, d'une voix chevrotante et acide, commença une très poétique romance débutant par :

Petite fleur des bois,
Toujours, toujours cachée !...

C'était tordant de voir cet épais gaillard roulant de la prunelle et portant les mains à son cœur.

Mais l'assistance trouvait cela charmant et applaudissait fort. Puis après, chacun la sienne, et la séance s'éternisait.

André, malgré son ivresse, ne s'était pas trompé.

Auprès de cette ivresse brutale, à côté de cette répugnante et grossière joie, passaient le désespoir et le malheur !

Aline, en rentrant au château, s'était réfugiée dans sa chambre, en fermant les portes, poussant soigneusement les verrous.

Alors, elle s'était laissée aller sur une chaise-longue, cherchant à se ressaisir, à remettre ses idées en ordre.

Colette sanglotait à côté d'elle, l'enserrant de ses petits bras, la couvrant de caresses, en lui répétant de sa voix si douce :

— Ne pleure pas, petite mère !... Ne pleure pas !...

Que venait-elle d'apprendre, la malheureuse mère !

L'épouvantable crime, le crime doublé d'un sacrilège infâme, qui lui avait pris son mari !...

Et la mort constante qui ne cessait de menacer sa fille !...

Et pour sauver son enfant, elle avait été obligée, contrainte, de proférer un serment... hors nature !...

Où, mais ils sauraient bien la forcer à le tenir, les infâmes !...

S'adresser à la justice !... On ne la croirait pas... Leurs précautions étaient prises !...

En tout cas, Colette courait un perpétuel danger !...

La justice... La police !... Oh ! combien leur échappent de coupables !...

M. Macé n'a-t-il pas dit :

“ Il y a des crimes si habilement combinés, qu'il est impossible à la police la plus intelligente d'en découvrir les auteurs, même de les soupçonner, car ils savent mettre à profit les nouvelles découvertes de la science, et c'est elle qui deviendra leur plus précieux auxiliaire.”

Simon et André ne cherchaient, ils l'avaient cyniquement avoué, qu'un moyen de combiner et de préparer l'un de ces crimes si adroitement machinés qu'ils échappent à toute action de la police et de la justice.

Dès lors il fallait fuir... fuir au bout du monde, pour mettre l'univers entier entre son enfant et les assassins !

Où aller ?... Où courir ?

En son épouvante, elle jetait vainement les yeux autour d'elle !

Des parents éloignés, égoïstes et riches, à peine entrevus aux heures fortunées, à ces instants trop courts où, unie à Roland, elle avait tout droit d'espérer en un radieux avenir !...

En des habitudes de quiétude, en des accoutumances luxueuses, on n'aime généralement pas à être dérangé.

Elle s'en irait raconter à des indifférents ces invraisemblables assassinats lointains, venant se greffer sur un autre assassinat prochain, celui de sa fille !...

Mais on ne l'écouterait pas, tout au plus, la croirait-on atteinte de délire de la persécution, ainsi qu'ils l'avaient si bien dit eux-mêmes, les bandits !... Oui ! tout au plus, par politesse, par égards pour elle, ne lui riraient-on pas au nez, en lui disant tout simplement :

— Mais adressez-vous à la police.

S'adresser à la police !... Ah ! le beau conseil !... Et pendant ce temps-là... les autres... ils avaient tout le temps de préparer un accident... Oh ! mon Dieu ! comme celui de la Fouillouse !... Un enfant tombe dans l'eau, roule dans le feu, dégringole sous les roues d'une voiture !... Quoi encore !... Allez donc prouver qu'une main homicide l'a poussé !...

Que d'héritiers se trouvent ainsi pourvus d'une grosse et liquide fortune à laquelle ils n'avaient aucun droit. ...

C'est le hasard qui a tout fait !

En tout cas, il a bon dos, le hasard !...

Elle cherchait donc, et ne trouvait rien !

Et ses yeux tombèrent tout à coup sur une photographie, encadrée de plusieurs autres, en un cartouche multiple, placé en évidence sur une table de laque à incrustations de nacre et d'ivoire.

— Sir Roland Goldwin — s'écria la pauvre femme — le parrain de Roland !... Oui !... C'est un noble cœur !... Lui !... Ce n'est pas un égoïste !... Il me croira !... Il me viendra en aide !... Il nous sauvera !...

Lui écrire !... Lui envoyer un pressant télégramme !...

Déjà Aline s'était assise à un petit bonheur-du-jour qui lui servait de bureau, déjà elle traçait les quelques laconiques termes d'une dépêche lorsque brusquement elle rejeta loin d'elle la plume qu'elle tenait entre ses doigts crispés.

— Mais je suis folle ! Ecrire ! Télégraphier !... Alors qu'ils resteront à côté de moi... Tout près d'elle !... Mais !... Je ne saurai jamais leur sourire, paraître indifférente et calme tout au moins... Ils s'apercevront de quelque chose !... Ils se méfieront... Jouer un rôle devant eux serait au-dessus de mes forces !... Je ne pourrais ?... Il faut partir !... Aller trouver sir Roland !... Une fois auprès de lui, nous n'aurons plus rien à craindre !... Il chassera, il fera arrêter ceux qui m'ont pris Roland !... Mon pauvre et cher Roland !... et qui veulent encore me tuer Colette !...

A qui se fier ?... Qui prévenir de son départ ?...

A ces questions, la solution brutalement lui sauta aux yeux !

A personne !...

A Chazay, ils étaient virtuellement les maîtres, Simon et André !...

Ne pouvaient-ils pas, par intimidation, par violence, arracher son secret à celui, à celle en qui elle aurait placé sa confiance ?

De là à courir après elle, à la rattraper, à commettre leur nouveau crime, il pouvait n'y avoir qu'un pas, trop tôt franchi !...

Non ! à personne ! à personne !... Toutes les précautions étaient à prendre... De trop grand risques ne lui restaient-ils pas à courir !

Et aussitôt ce parti arrêté... à l'œuvre !

Elle sonna.

Fanny, une femme de chambre accorte, une brave fille, dévouée à ses maîtres, se présenta aussitôt.

— Fanny — lui dit sa maîtresse — vous pouvez aller vous reposer, mon enfant... Je coucherai moi-même Colette.

Fanny regarda sa maîtresse avec une véritable stupeur.

— Mais madame n'a pas mangé, — fit-elle, — ni mademoiselle non plus !

C'était vrai. Les déchirantes émotions auxquelles elle demeurait en proie lui avaient fait oublier les vulgaires nécessités de l'existence.

Quant à Colette, la petite ne se plaignait pas.

Elle ne demandait jamais à manger, Colette !... Elle n'avait jamais d'appétit... Il fallait même user de subterfuges, de promesses et aussi de gâteries pour la faire se sustenter.

— C'est vrai, j'oubliais... Eh bien ! ma bonne Fanny, servez-nous n'importe quoi... ce que vous voudrez... ici, dans mon appartement... et vous irez vous coucher.

— Est-ce que madame est souffrante ? — demanda la femme de chambre.

— Moi ! non !... Ni Colette non plus — répondit Mme de Chazay en s'efforçant de sourire. — L'orage m'a un peu agitée, sans doute... Voilà tout.

Un en-cas sur un plateau, des œufs, de la viande froide, et en quelques bouchées Aline prenait son repas du soir... Il en était de même pour Colette.

Fanny se retirait enfin.

Et alors Aline, traversant les corridors, passait dans l'appartement de sa belle-mère.

Celle-ci demeurait toujours étendue sur son lit.

Aline congédia la femme de chambre qui se tenait en permanence dans la chambre de la pauvre paralytique.

Et alors, s'approchant du grand lit sur lequel perpétuellement maintenant reposait la comtesse :

— Maman — lui dit-elle — prenant sa main froide et rigide, dont les doigts amaigris et fuselés cédaient sous la moindre pression, — ma mère !... Je vais vous quitter... Je ne sais si vous me comprenez... mais... mais...

Brusquement elle s'arrêta.

— Qu'allait-elle faire ? Quel crime n'allait-elle pas commettre à son tour !...

Et si elle comprenait !... Si elle entendait !...

Elle lui apprendrait donc que ses deux fils aînés étaient deux véritables monstres !... Qu'ils avaient égorgé son autre fils !... Qu'ils s'apprétaient à tuer Colette !...

Non ! A quoi bon si elle entendait, si elle comprenait, lui causer un atroce chagrin !!! A quoi bon lui dire : — “ Vos fils sont

deux êtres infâmes !... qui depuis longtemps déjà devraient être frappés par la main du bourreau !..."

Non ! Non ! Inutile !... Ce serait commettre un crime de cruauté, qui ne profiterait à personne.

Si ce pauvre être qui était là, gisant, insensible et inerte, concevait encore quoi que ce fût des conceptions de la vie... il était bien inutile de le frapper encore, et d'aller torturer les dernières fibres de la créature en lui faisant connaître l'infâmie de ses deux premiers nés.

Aline se reprit donc.

Fiévreusement elle poursuivait :

— Oui ! Colette est souffrante !... Elle m'inquiète !...

"Je pars !... Il le faut pour notre chère petite !... Pardonnez-moi !... Je reviendrai !

Et prenant la main froide et comme morte de la malade, elle la porta à ses lèvres.

Alors, sans qu'un muscle de ce pauvre visage trahit une impression intérieure, deux larmes, deux grosses larmes roulèrent sur ses joues creuses.

Oui !... La comtesse comprenait !...

En cette inertie, en cette morte vivante, il y avait encore place pour la douleur !

Aline partait.

Elle avait d'abord pensé à prendre une valise.

Mais elle devait porter Colette !... C'était déjà un embarras !...

Puis, c'eût été un point de repère. Une femme avec une valise est remarquée. C'est une voyageuse.

Non ! Rien ! Elle ne prendra rien !

Dans un portefeuille de cuir de Russie, son acte de naissance, son contrat de mariage... Ce que l'on est convenu d'appeler des pièces d'identité.

Dans un autre, ce qu'elle pouvait posséder d'argent liquide... Ce qu'elle avait reçu du notaire... Six ou huit mille francs en billets de banque.

— Maman !... J'ai sommeil !... Je veux dormir !...

Oh ! la gâtée !... Allez donc lutter contre l'impérieux besoin de sommeil d'un enfant !

— Maman chérie !... J'ai sommeil !...

Il fallait gagner du temps !...

— Tu dormiras tout à l'heure, mon aimée... En attendant, il faut venir avec petite mère, parce que... on lui ferait bien du mal !...

— Non ! non ! Maman chérie !...

Ce mal que l'on pouvait faire à sa mère venait à bout de toutes ses résistances et galvanisait pour un long moment le petit corps de l'enfant.

Alors, enveloppant Colette d'une fontange, prenant pour elle-même un léger mais ample caoutchou, elle éteignit tout dans son appartement, et descendit à pas étouffés le grand escalier du château.

Pour gagner une poterne que l'on avait ouverte et qui ne se fermait qu'après le départ des invités des frères Lowel, Aline se trouva dans l'absolue nécessité de passer devant la grande fenêtre.

C'est alors, qu'André avait aperçu son ombre fugitive.

Elle s'était appliquée contre la muraille, appeurée en pensant que les deux bandits allaient s'apercevoir de sa fuite.

Mais non !... Le refrain de la chanson montait en clameurs confuses... — "Et voilà la vie ! la vie la vie !..."

Elle atteignait la porte !... Celle-ci grinçait avec un gémissement plaintif... Mais le refrain de la chanson l'étouffait bien vite... Elle se trouvait dans l'avenue déserte. Le ciel était d'un bleu sombre, les entours, — comme l'a dit le poète, — illuminés seulement "par cette obscure clarté qui tombe des étoiles"

Oui, elle avait le temps... A la gare de Montbazou, on arriverait assez tôt, en se pressant, pour prendre le train de Tours !...

Et hâtant le pas, tandis que Colette s'endormait sur son épaule, elle se perdit dans la nuit...

Dans le lointain, derrière elle, le bruit de la ripaille, les toasts, les refrains des hommes ivras semblaient la poursuivre, s'éteignant peu à peu...

— Oh ! les monstres ! — gronda-t-elle alors, en songeant à ce tissu d'infâmies qui venaient de lui être révélées, — disons-le une fois encore, — par un providentiel hasard !

Elle se hâtait, dans le chaud brouillard d'une nuit d'été, s'arrêtant parfois, non seulement pour reprendre haleine, mais pour s'assurer qu'elle n'était pas poursuivie...

Bien avant l'heure elle atteignit la gare de Montbazou.

Et là, elle s'assit dans un coin obscur de la salle d'attente.

Pas de bagages. Une modeste toilette noire... Une femme voilée portant elle-même son enfant !... Rien de saillant pour éveiller la curiosité et l'attention d'un employé, somnolant aux trois quarts, qui accomplissait sa besogne avec une régularité automatique.

Lorsqu'elle se trouva dans le train, rapidement emportée vers Tours, là où elle prendrait le rapide de Bordeaux pour Paris, elle respira un peu.

Non ! Les deux bandits n'étaient plus pour le moment à craindre. Ils buvaient, ils chantaient certainement encore. Et ivres sans doute, on les trouverait le lendemain matin sous la table, ronflant à poings fermés à la suite des trop nombreuses libations dont ils avaient arrosé l'annonce des fiançailles !...

Était-il possible !... Elle avait juré... devant Dieu !... d'appartenir à l'un de ceux qui avaient si lâchement, si traitreusement assassiné son mari.

Elle avait proféré ce serment exécrable...

Oui !... Mais il fallait sauver Collette !... L'autre allait la tuer !

— Pauvre ange ! — murmura-t-elle, passant doucement ses doigts si fins sur les cheveux de l'enfant, avec une maternelle caresse, —

— Pauvre ange !... Tu ne sais pas ce que tu me coûtes !

Puis avec un long soupir dans lequel s'exhalait toute sa douleur :

— Je ne pouvais cependant pas te laisser mourir !

Maintenant, bien qu'elle demeurât en proie à toutes les affres du désespoir, elle se reconfortait en songeant qu'elle avait choisi le seul parti possible.

Sans doute elle connaissait peu son éloigné parent, sir Roland Goldwin, mais elle se souvenait de cette figure noble et loyale, de ce grand air de grand seigneur, et de la sympathie sincère et profonde qu'il avait témoignée à Roland de Chazay lors du mariage de celui-ci.

Sir Roland Goldwin habitait dans le Yorkshire une très belle propriété nommée Seven Oakes, — les Sept-Chênes, — et il y demeurait — en dehors de la saison à Londres — la majeure partie de son temps.

Passionné pour les grands sports, possédant un équipage de renard, aimant follement la pêche à la truite, il passait son existence de cette manière régulièrement agitée que comporte fréquemment l'élégance anglaise.

Et fermant à demi les yeux, Aline revoyait sir Roland, une figure calme, à traits réguliers, avec des favoris grisonnants, des yeux bleus limpides et tranquilles, et cette raideur un peu affectée, qui ne sert qu'à masquer les affections du cœur.

A cette heure, sir Roland avait dépassé la cinquantaine, il devait être plus blanc que jadis, mais certainement bien plus raide, devenu plus maniaque peut-être ; il ne refuserait cependant à sa parente ni l'hospitalité ni son appui.

Et entre ses mains, elle placerait la défense de ses intérêts les plus sacrés.

En arrivant à Paris, descendue à l'un des grands hôtels proche de la gare Saint-Lazare, elle envoyait deux dépêches, l'une à l'hôtel de sir Goldwin, situé aux abords d'Hyde-Park, et à Seven-Oakes, dans le Yorkshire, pour être bien certaine de ne pas manquer son parent.

Puis après une heure de repos, nécessaire à l'achat de quelques objets de première nécessité, elle prenait le train de Calais, qui marche, on le sait, avec une rapidité vertigineuse.

A Chazay, que s'était-il passé depuis son absence ?

D'abord, les convives, Dutil en tête, étaient tombés sous la table ; Aline l'avait bien deviné.

Et tardivement les festoyeurs étaient réveillés par les domestiques qui, venant faire leur service, pénétraient dans la petite salle à manger.

Et Pascault, l'hôtelier, disait justement, en regardant son ami Dutil qui ronflait encore à poings fermés, la tête sur le ventre d'André Lowel :

— Décidément, ce marchand de bois dort comme une bûche !...

Sous l'œil des valets impassibles, les convives se réveillaient donc à tour de rôle, un peu penauds, la bouche empâtée, les yeux bouffis.

— Je crois que tout de même — murmura Simon — nous avons un peu chauffé le four cette nuit.

— Bah ! — répliqua Dutil — on n'arrose pas tous les jours ses fiançailles.

— Ce sont vos adieux à la vie de garçon — appuya Pascault.

— Après le conjugo on sera sérieux, — conclut André.

Et alors, en avant les ablutions d'eau froide, le soda avec un brin de brandy... pour se refaire et la dent et la bouche, et les trois invités partaient, laissant seuls Simon et André Lowel.

Et André disait aussitôt à son aîné :

— Si tu m'en crois, tu ne lui laissera pas refroidir. Il faut battre le fer pendant qu'il est encore chaud.

— C'est absolument mon intention !... Nous devons enlever l'affaire avant qu'Aline ait le temps de se reconnaître...

— Bien ! Nous sommes d'accord.

Et appelant un valet de chambre, Simon lui dit :

— Montez chez Mme Aline de Chazay, et dites-lui que je désire lui parler sur l'heure.

Le ton autoritaire n'admettait pas de réplique, le domestique s'empressa d'obéir.

Quelques minutes plus tard, il revenait, répondant qu'il avait frappé à la porte de l'appartement et qu'il n'avait pas reçu de réponse.

Les deux frères se regardèrent. Ce silence ne leur disait rien qui vaille.

— Remontez, et frappez plus fort !... Frappez jusqu'à ce qu'on vous ouvre !... Non !... Au surplus... j'y vais moi-même.

Les appels réitérés de Simon Lowel, ceux plus violents encore d'André, qui était venu rejoindre son aîné, n'amènèrent pas, d'avantage de résultat.

— Mais Mme Aline est peut-être malade... Elle n'a pas de femme de chambre avec elle... Mais c'est très imprudent... Il faut faire ouvrir coûte que coûte... Nous sommes très inquiets.

Bref, après des atermoiements, des hésitations, des tentatives infructueuses, les vis retenant la serrure étaient enlevés, et on pénétrait dans l'appartement d'Aline.

On le sait, il était désert depuis la veille au soir.

Oh ! la rage blanche, la fureur bleue des deux frères, d'autant plus violente qu'il ne fallait rien en laisser paraître devant les domestiques !

Mais quand ils furent seuls, ils se rattrapèrent.

— La gueuse !... La rosse !... — Et combien d'autres injures, qu'il nous est interdit de retracer ici... Comme elle les avait joués !

Tandis qu'ils célébraient les fiançailles... elle filait !... Elle se sauvait ; elle jouait la fille de l'air !

— Je te l'avais bien dit — cria André en trépignant. — C'est bien elle que j'ai vue traverser la cour d'honneur.

— Tu dois avoir raison.

— Oui, mais tu ne veux jamais écouter ton cadet... Et voilà comment tu te laisses poser des lapins majeurs !... Des lapins monstres !...

— Enfin !... Ce qui est fait est fait !... Pas de reproches... C'est inutile.

— Bien oui ! mais nous voilà frais !...

— Je ne dis pas !...

— Elle va revenir ici avec des huissiers, des hommes de loi, des juges !...

Après un instant de réflexion, Simon secoua la tête :

— Non ! ça n'est pas cela qu'il y a à craindre.

— Tu crois qu'elle va se gêner pour nous jeter à la porte !...

— Pas pour l'instant !...

— Mais tu es fou ! Ou tu es encore saoul !... Tu crois qu'elle va nous garder ici, maintenant qu'elle a appris par nous-mêmes que c'est nous qui avons *escroffé* son mari !...

— Pas à présent, je te le répète !... Elle a autre chose à faire.

— Et quoi donc ?

— Elle a à mettre sa moucheronne à l'abri... Après, elle verra...

— Enfin ! où est-elle aller se cacher ?

— Cherchons !...

Et dans l'appartement d'Aline, ils fouillèrent partout...

Nul indice. Les clefs étaient enlevées, mais les meubles demeuraient intacts.

Il était évident que la jeune veuve n'avait emporté aucun bagage.

Sur le petit bonheur du jour, une lettre commencée éveilla l'attention de Simon.

Le papier de deuil se voyait, abandonné, abandonné là, après la suscription suivante, tracée d'une main fébrile :

" Sir Roland... "

— Nous y sommes, — cria Simon, en brandissant triomphalement la feuille de papier, — c'est chez sir Roland Goldwin qu'elle va se réfugier !...

— Qu'en sais-tu ?

— Ce papier me l'indique... Elle a voulu écrire à sir Roland, le parrain de son mari... Elle a renoncé, trouvant plus pratique d'aller chercher auprès de lui un refuge !

— Nous l'aurons donc toujours devant nous, ce Goldwin... C'est déjà lui qui nous a fait espionner, qui nous a mourchardés... Si jamais je puis lui jouer un bon tour, à celui-là !...

— Nous verrons ! en attendant, nous n'avons qu'à prendre nos cliques et nos claques et à décamper au plus vite.

— Pour courir après elle... Tu as raison.

— Et la gagner de vitesse.

— Oh ! une femme avec un enfant, ça ne voyagera pas aussi vite que nous.

Et immédiatement ils partaient, se promettant de faire tous leurs efforts pour regagner les quelques heures d'avance qu'avait sur eux la fugitive.

En arrivant à Londres, Aline avait pris un cab au sortir de la gare de Charing-Cros, qui ressemble énormément à notre gare Saint-Lazarre actuelle, et avait donné au caby l'adresse de sir Roland Goldwin, dans Hyde-Parc.

Une première déception l'attendait.

Les volets de l'hôtel étaient hermétiquement clos.

Un suisse roide, dédaigneux, répondait du bout des lèvres à cette jeune femme en noir, si triste, et qui demandait très poliment, en bon anglais, il est vrai, mais avec un fort accent français, des nouvelles de sir Roland.

Le suisse se payait le malin plaisir de faire répéter plusieurs fois les mêmes questions, se bornant à répondre un flegmatique et imperturbable ! : — *No understand* (Je ne comprends pas).

Et à la fin il répliquait par une phrase éminemment britannique, en laquelle il expliquait que jamais il ne se serait permis d'interroger son très honorable maître, et que celui-ci ne s'abaissait jamais à faire connaître ses décisions à ses domestiques. Par conséquent il ignorait où se trouvait à cet instant sir Roland Goldwin.

— Il n'est pas arrivé une dépêche !...

Aline ne termina même pas sa phrase, l'air méprisant du valet démontrait hautement combien il trouvait réellement cette question "improper", c'est-à-dire impropre, incorrecte, inconvenante.

Rien à tirer de ce subalterne, tout gonflé de morgue britannique et de l'importance de ses fonctions.

Remonter dans le cab, se faire conduire dans un hôtel de Piccadilly, c'était tout ce qui restait à faire à la pauvre femme.

Aussi bien, elle était horriblement fatiguée. Colette elle-même se montrait très lasse, agitée avec un léger mouvement de fièvre.

Le repos s'imposait, il fallait au moins une nuit pleine pour refaire des forces à la mère aussi bien qu'à l'enfant.

Quarante-huit heures plus tard, une voiture de louage attelée d'un très bon cheval s'engageait dans une quadruple allée de chênes séculaires, au rond-point de laquelle sept arbres, des géants de la même essence, s'élevaient en un bouquet de bois de toute beauté.

Le cocher, un gros rougeaud, nourri de pale-ale et de rosbif, salua d'un grand coup de chapeau les "sept chênes", l'une des curiosités, l'une des gloires de la contrée, et se tournant vers Aline, lui dit avec un indicible orgueil :

— Milady peut regarder ces sept arbres ; ils n'ont pas leurs pareils dans l'univers entier.

Les Anglais possèdent à ce point l'amour propre national que tout ce qui se trouve en Angleterre est plus grand, plus beau que tout ce qui se rencontre dans les cinq parties du monde.

Et les Américains sont de la même force !...

Les arbres étaient réellement superbes ; pour cette fois, le cocher ne se livrait à aucune exagération. C'étaient eux qui avaient donné leur nom à la propriété.

Une grille armoriée tourna sur ses gonds, et la voiture, décrivant une courbe autour d'une immense pelouse, ornée d'une pièce d'eau où s'ébattaient des cygnes, vint s'arrêter devant un perron large, dallé, donnant accès dans un château écrasé, dont les deux ailes blanches s'étendaient à droite et à gauche.

C'était bien là la grande demeure aristocratique anglaise, claire, peignée, d'une correction immuable, où tout se trouve réglé, tiré à quatre épingles et au cordeau.

Mme de Chazay avait été fort étonnée de ne pas trouver une voiture du château l'attendant à la gare.

Naturellement, elle avait adressé à sir Roland un second télégramme lui annonçant son arrivée et l'heure des trains.

Un domestique à livrée sombre s'avancé à la rencontre de la visiteuse.

Froidement poli, indifférent, mais possédant cette morgue contre laquelle Mme de Chazay s'était heurtée à l'hôtel d'Hyde-Park.

Nouvelle déconvenue, plus cruelle encore que la première.

Sir Roland Goldwin ne se trouvait pas à Seven-Oakes.

Bien plus, il n'était pas même en Angleterre.

Parti pour trois mois se livrer à l'un de ses grands sports favoris, la pêche au saumon et à la truite dans les grands lacs de la Norvège et de la Finlande, sir Roland avait quitté Seven-Oakes, il y avait déjà une quinzaine... Ordre avait été même donné par lui de ne lui adresser ni télégrammes, ni courrier...

C'était la fin.

Les bras de la jeune femme s'affalèrent le long de son corps, en un mouvement de découragement suprême, et deux larmes, deux larmes amères, roulèrent sur ses joues pâlies !...

Fort heureusement pour elle, le domestique ne voulait assumer aucune responsabilité, et s'absentait durant quelques secondes pour chercher le régisseur de Seven-Oakes, M. Glayn, qui possédait au plus haut point la confiance de son maître, et faisait tout au monde pour éviter à celui-ci les ennuis des vulgarités et des trivialités de l'existence.

M. Thomas Glayn était un petit homme bedonnant, plus large que haut, au coup d'œil sûr, et qui trotteait constamment, sans temps d'arrêt, sur deux petites jambes trop courtes. Haut de quatre pieds cinq pouces, il effaçait les épaules et se raidissait malgré la panne de son ventre, pour ne point perdre un millimètre de sa petite taille.

Glabe, avec un cordon de petits cheveux jaunes frissonnant autour d'un vaste crâne chauve, il arrivait courant et soufflant.

M. Thomas Glayn appartenait à la très rare espèce des Anglais exubérants.

Il s'évertuait, il saluait la visiteuse, avec une série de genuflexions plongeantes du plus comique effet...

Ce qui fit rire aux éclats Mlle Colette, qui était, comme il a été maintes fois répété, outrageusement gâtée.

Cette fois, voyant qu'elle avait affaire à un brave homme, Aline se nommait :

— Je suis la comtesse Roland de Chazay, — dit-elle, — proche parente de sir Roland, et j'avais le plus grand désir de le rencontrer à Seven-Oakes. J'ai dû quitter précipitamment la France, à la suite de très graves événements...

Le régisseur s'inclinait encore.

Il était bien un peu étonné, lui, Anglais, qu'une comtesse voyageât en si piètre équipage, avec son enfant, sans être précédée d'un courrier, sans femme de chambre, sans gouvernante, sans bagages...

Non vraiment, il n'y avait que les Français pour commettre des incorrections semblables...

Aline, à livre ouvert, lisait l'étonnement sur la face cramoisie de Thomas Glayn.

Malgré toutes ses protestations, le régisseur se tenait sur la défensive. Il ne dissimulait pas une certaine méfiance.

— Je désirerais, — se prit-elle, — écrire immédiatement à sir Roland... Il a été le parrain de mon mari, le comte Roland de Chazay, que j'ai eu la douleur de perdre... Je voudrais lui adresser également un télégramme... afin qu'il apprenne, le plus tôt possible, mon arrivée chez lui... Ceci est de la plus haute importance... Faites-moi donner de quoi écrire, je vous affirme que vous ne serez nullement réprimandé par sir Roland.

Mme de Chazay était, on le sait, adorablement jolie. De plus, elle avait fort grand air, et ses manières, quoique très doucement souples, étaient empreintes d'une indiscutable noblesse.

Thomas Glayn s'inclinait en disant :

— Je vais devancer milady, pour avoir l'honneur de lui montrer le chemin.

Et il conduisit Mme de Chazay dans un petit parloir du rez-de-chaussée dans lequel se trouvaient une table, du papier à lettres, des enveloppes.

— De la cire noire, je vous prie.

Alors elle écrivit, une dépêche d'abord, se terminant par : — "Lettre suit" ; puis un billet laconique, en quelques lignes fiévreuses, instantes, dans lesquelles elle disait à son parent qu'elle n'avait d'espoir qu'en lui, qu'elle lui demandait l'hospitalité d'abord, aide et assistance ensuite, qu'elle s'excusait d'agir ainsi... Mais qu'elle ne pouvait hésiter, elle et son enfant se trouvant menacés des plus grands périls.

La lettre terminée, elle allumait la bougie apportée par Thomas Glayn et sortait de sa main gauche la chevelière en or de Roland, une bague en onyx aux armes des Chazay, surmontée d'une couronne de comte.

Elle lui avait été remise après la mort de Roland, et la bague avait pris place à l'annulaire de la main gauche de la veuve, tout à côté de ce jonc d'or, son alliance, qui lui avait causé tant de bonheur, et que, maintenant, elle arrosait de larmes.

Ceci fait, elle s'adressait de nouveau au régisseur et lui disait :

— Monsieur... Vous ne me connaissez pas... Et vous pouvez me prendre, à la rigueur, pour une intrigante.

Thomas Glayn protestait.

Mais Aline continuait ; elle entr'ouvrait le corsage de sa robe de veuve, et d'une poche intérieure sortait un portefeuille contenant son contrat de mariage, l'acte de naissance de Colette, et les mettait sous les yeux du régisseur.

Celui-ci était convaincu, toutes les préventions qui se liaient sur sa bonne face disparaissaient à tire-d'aile, et il mettait immédiatement tout Seven-Oakes, gens et bêtes, à commencer par lui-même, à l'entière disposition de la comtesse de Chazay.

Bien plus... il prenait sur lui d'enfreindre les ordres formels de son maître, il allait immédiatement faire partir le télégramme et la missive.

Son maître avait horreur, cependant, lorsqu'il partait pour la chasse ou la pêche, d'être poursuivi par les affaires, les correspondances, en un mot, tous les impédiments de la vie courante et usuelle. Mais en ces conjonctures, l'excellent Glayn n'hésitait pas à accomplir ce qu'il considérait — il osait le dire hautement, — comme le plus strict et le premier des devoirs.

Quelques minutes plus tard, Mme de Chazay était installée très confortablement dans une chambre claire, élégante, vaste et commode avec un petit lit pour Colette tout à côté du sien.

Le régisseur désignait une femme de chambre, comme devant s'attacher spécialement au service de la comtesse.

Tout allait pour le mieux. C'était le repos, la tranquillité, l'abri, en une verdoyante oasis, après les convulsions d'un épouvantable simoun, au milieu des sables brûlants du désert.

Elle était charmante, cette oasis.

L'appartement habité en l'aile gauche du château par Aline et Colette s'ouvrait de plain-pied sur une terrasse carrée, fermée par de hauts balustres, et qui permettait à Colette de jouer là sans danger, une fois l'ardeur du soleil apaisée.

Dans un fauteuil de jonc, Mme de Chazay s'asseyait, et ses yeux attristés erraient autour d'elle.

Devant, se déroulait l'un de ces féériques paysages comme savent si bien les agencer les architectes anglais, pour les entours d'une riche demeure, où les membres d'une même famille se réunissent afin de passer la plus grande partie de l'année.

Par une échappée se montrait la campagne avec ses plantureux pâturages, ses clos d'un vert à part que l'on a si justement nommé le vert anglais. Une rivière, clôturant le parc, se déversait dans un étang bordé d'énormes saules, et des bosquets formés des arbres les plus divers abritaient cette eau calme et limpide.

On commençait à couper les foins, et une animation extrême agitait les prairies et les pelouses.

Ce n'étaient que faucheuses mécaniques, machines à vapeur, troupes d'ouvriers embauchés pour la saison, la semaine, ou la journée même.

Puis d'immenses charrettes passaient non loin de la fenêtre du château, répandant dans les airs ce parfum pénétrant et subtil, que l'on a trouvé le moyen de distiller et d'enfermer dans les sachets et les flacons, le *new mown hay*, c'est-à-dire le foin nouveau coupé.

Aline, à la vue de ce mouvement régulier, dans cette demeure tranquille, se reprenait peu à peu.

La révélation de l'horrible secret l'avait comme affolée, en ravivant encore la plaie toujours ouverte de son cœur.

Néanmoins, un apaisement relatif se faisait en elle.

Son enfant ne courait plus aucun danger.

Les assassins n'oseraient pas la poursuivre jusque-là... Encore quelques jours, et sir Roland reviendrait, et alors elle lui dirait tout, et elle suivrait ses conseils.

Car des dispositions étaient à prendre.

N'avait-elle pas été bien prévenue ! Les deux bandits qui avaient assassiné son mari et Jean Cloarec, n'étaient-ils pas bien décidés à ne reculer devant rien pour conquérir cette fortune qui était devenue le seul but de leur infâme existence !

C'était un duel à mort. Elle en était bien certaine.

Plusieurs jours s'écoulaient ainsi, reposants, tranquilles, et Aline se remettait peu à peu des torturantes épreuves qu'elle avait traversées coup sur coup. Maintenant, elle faisait avec Colette de longues promenades dans le courant de l'après-midi.

Et elle jouissait, le tard venu, de cette satisfaction très douce de voir l'enfant, au dîner, manger avec un raisonnable appétit, et s'endormir ensuite, sur ses genoux, du calme sommeil des anges.

Tous les matins, Thomas Glayn, respectueux et aimable, venait s'informer si Mme la comtesse avait passé une bonne nuit, si elle se trouvait confortablement installée aux Sept-Chênes, si elle désirait manger quelque chose de spécial ?

Le régisseur s'éternisait dans ses politesses, saluts et questions, ce qui faisait la joie de cette petite peste de Colette, laquelle l'avait surnommé, avec cette originale drôlerie propre aux enfants : — "Le bonhomme tout en boule."

Thomas Glayn se montrait d'ailleurs enchanté des hilarités prolongées de la chère petite, et témoignait de son admiration pour la tant jolie créature.

Naturellement, Mme de Chazay, partie avec la folle précipitation que l'on sait et sans le moindre bagage, avait été obligée de se rendre à la ville voisine pour y faire des achats de linge, de vêtements et de divers objets de nécessité première.

Cette course s'était accomplie en une très élégante victoria aux armes du château, attelée de deux vigoureux trotteurs.

On ne pensa pas toujours à tout. Et même les êtres les plus ordonnés sont sujets aux oublis involontaires.

C'est ainsi qu'une seconde excursion fut décidée par Mme de Chazay. La victoria, après deux heures de stations diverses devant les magasins, revenait au grand trot de son brillant attelage, lorsque l'équipage fut obligé de s'arrêter avant de pénétrer dans le parc des Sept-Chênes, un énorme chariot de foin, attelé de quatre gros chevaux de trait, barrant complètement la route.

Et soudainement Aline tressauta sur les coussins de la voiture, s'emparant de Colette à bras-le-corps et la serrant contre son cœur !

C'est qu'elle venait d'apercevoir, au milieu des moissonneurs entourant le chariot de foin, une physionomie étrange qui, à première vue, l'avait frappé de terreur.

C'était un homme d'allure jeune, dont le visage barbu disparaissait complètement sous un chapeau de paille à larges ailes rabattues en forme de cloche.

Elle n'avait fait que l'apercevoir, car à l'arrêt de la victoria, il avait évolué, et à grandes enjambées, doublait l'attelage et disparaissait complètement derrière la haute voiture.

Et il lui avait semblé que cet homme, ce moissonneur, ressemblait à s'y méprendre, comme silhouette, comme ensemble, puisqu'elle ne pouvait apercevoir ses traits, à André Lowel.

— Ce n'est pas possible ! — murmura Aline, dont le cœur avait précipité ses battements. — Comment pourrait-il être ici ?... le misérable !... Comment aurait-il retrouvé ma trace !...

Puis, frissonnant, secouant la tête, comme pour chasser une obsédante pensée :

—Je les vois partout, ces monstres !... Ils me poursuivent, me hantent !... .

Elle voulut descendre. Mais elle n'en eut pas le temps : l'attelage, ayant contourné la charrette de foin, repartait au plus vite.

Mme de Chazay se pencha à corps perdu hors de la voiture, le moissonneur avait disparu, ou tout au moins lui fut-il impossible de l'apercevoir.

Néanmoins, cette vision, qui n'avait certainement pas eu la durée d'un éclair, demeura comme une préoccupation latente dans l'esprit de Mme de Chazay.

Et elle fit mander auprès d'elle, dès sa rentrée aux Sept-Chênes, M. Thomas Glayn.

Il arriva essouffé, s'épongeant le front, tout aux ordres de Mme la comtesse, bien qu'il fût sur les dents par suite de l'excédent de travail que nécessitait la fenaison.

—Votre Grâce voudra bien m'excuser, milady. Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir à conduire une centaine de gailards qui ne cherchent qu'à vous gagner à la main... Ah ! les intérêts de sir Roland sont très durs à garder... Enfin... Je ne me suis pas fait attendre, au moins, et je suis tout au service de Votre Grâce !... .

Mme de Chazay s'excusait, mais elle désirait justement avoir des détails sur la façon dont s'opérait la fenaison. Elle aussi, en France, elle possédait une très grande propriété. Elle allait être appelée à la surveiller elle-même. Et naturellement, elle désirait s'instruire et connaître les perfectionnements que les très pratiques agriculteurs anglais n'avaient pas manqué d'apporter à ces travaux des champs.

Et Thomas Glayn de se rengorger, du moment que l'on reconnaissait encore l'une des supériorités de la vieille Angleterre.

Et il entra dans de minutieux détails.

Aline le laissait aller ; elle avait son idée. Mais quand le régisseur arriva à l'énorme quantité de foin de qualité première que l'on récoltait dans les prés et sur les pelouses des Sept-Chênes, elle l'arrêta tout net pour lui poser cette question :

—Mais il vous faut alors un personnel considérable, pour couper, faner et botteler tout ce précieux fourrage. Car enfin, ce travail doit être exécuté en un très court laps de temps. Le mauvais temps est toujours à craindre, et d'un moment à l'autre, le soleil peut disparaître, la pluie peut venir, compromettant la récolte.

—A qui Sa Grâce le dit-elle !... C'est un tourment incessant pendant plusieurs semaines.

—Et pour ce gros travail, comment pouvez-vous vous procurer un nombre suffisant d'ouvriers ?

—Oh ! milady, on sonne la cloche à la première heure du jour, et deux contremaîtres embauchent tous les ouvriers qui se présentent. Le soir, ils sont payés à la fin des heures de travail, et c'est tout... Il en est qui viennent de très loin... D'autres habitent dans la contrée même... Ce sont tous de braves gens, un peu paresseux, qu'il faut stimuler pour trouver son compte... Et voilà... cela se passe ainsi tous les ans... Seulement, cette fois, nous avons un fort beau temps, et la rentrée des foins sera terminée sous peu de jours. Sa Grâce me permettra-t-elle de lui demander si, en France, on procède de la même manière ?

—Exactement, M. Glayn, et je vous remercie de votre obligeance, je suis suffisamment renseignée.

—Allons ! je suis folle ! murmura Mme de Chazay après le départ du régisseur. — Comment admettre qu'André Lowel ait pu retrouver ma trace d'abord, et ensuite avoir l'idée de venir s'engager aux Sept-Chênes comme moissonneur pour me surveiller et m'espionner !

Et elle dina comme les précédents jours, en arrivant à calmer un peu ses inquiétudes, par la force de sa volonté.

Puis, elle couchait elle-même Colette, éteignait les lumières, sauf une faible veilleuse dont la mince lueur continua à brûler, pareille à un ver luisant, et elle songeait alors à prendre du repos.

Mais non, elle renonçait, pour l'instant du moins, à se mettre au lit.

Elle se sentait agitée, en proie à une nervosité tremblante, qui l'avertissait bien qu'elle ne trouverait en son lit aucun sommeil.

La chaleur était accablante. Une buée opaque montait du parc, noyant les objets, les arbres et les entours dans une même teinte grise. A peine pouvait-elle, maintenant qu'elle était appuyée sur le balustre de la terrasse, distinguer la large allée sablée qui serpentait autour d'elle, au milieu des arbres de haute stature et des buissons embroussaillés de plantes grimpantes.

Et son cœur s'en alla au loin, ému par le calme, le reposé de la nuit, encore écrasée par les ardents baisers du soleil.

Elle pensait à son bonheur perdu, ruiné, brisé par ces deux misérables qu'elle avait, ainsi que les siens, gorgés de ses bontés, de ses générosités, de ses largesses !

Il ne lui restait que Colette ! Tout son amour, toutes les forces de son esprit et de son âme, tout le trésor d'affection qui existait en elle devait se concentrer sur son enfant !... .

D'un buisson, un coq-faisan s'envola, poussant un cri rauque : col-hok, col-hok ! plusieurs fois répété.

Effrayé, dérangé, il venait de l'être sans doute, car immédiate-

ment après ce bruit d'ailes, Aline entendit le sable de l'allée crier sous un pas pesant.

Un homme s'approchait.

Hésitant, prenant des précautions, ses mouvements irréguliers trahissaient ses appréhensions et ses craintes.

Que voulait-il donc, cet homme ?

Était-ce un ouvrier ivre ? un moissonneur ayant par trop fêté l'ale et le porter dont se montrait libéral Thomas Glayn à l'égard de ses serviteurs occasionnels ?

Non !... L'allure de cet homme, bien qu'irrégulière, ne révélait rien des allures incohérentes que procure l'ivresse.

Il cherchait à sonder l'obscurité. Il voulait arriver jusqu'au château.

Et auparavant, il s'assurait de l'absolue solitude.

Dans l'ombre opaque et chaudement humide, il y avait une puissance de silence extraordinaire.

Le moindre bruit troublait donc ce silence.

Et avec une intuition certaine, une déduction sûre, Aline jugeait les mouvements de cet homme menaçants !... .

Cependant, elle attendit encore... .

D'ailleurs, le bruit des pas sur le cailloutis de l'allée avait complètement cessé.

L'inconnu s'était faufilé derrière un épais buisson tout envahi par des clématites échevelées.

Là, il attendait. Quoi ?

C'est ce qu'ignorait Aline.

En tous cas elle était bien sûre qu'il ne pouvait avoir conscience de sa présence, son corps caché par le balustre de la terrasse, son buste et sa tête courbés, aplatis, et se dissimulant derrière l'épais brouillard.

La jeune femme se demandait, cette fois encore, si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion et d'un rêve, lorsqu'un craquement sec se fit entendre soudain, au-dessous même de la terrasse surplombant le parc.

Avec des ondulations de couleuvre, des piétinements d'hyène, il était parvenu à franchir, sans être vu, l'allée, et maintenant il se trouvait contre les volets du rez-de-chaussée, au-dessous même de l'appartement occupé par la jeune mère et par Colette.

Que faisait-il donc ?... A quoi prétendait-il ?... .

Oh ! Aline n'eut pas le temps de discuter cette question avec elle-même.

Les pilastres de la terrasse, les balustres, les rembarde, étaient tapissés de clématites, de pariétaires lierues et grimpantes, dont une grande partie, sous la persistante sécheresse, était morte et friable, dissimulée sous les pousses plus jeunes et plus vivaces.

Une envahissante odeur de pétrole avait éveillé l'attention de Mme de Chazay, lorsqu'un cri de folle terreur s'étrangla dans sa gorge !

Une montée de flammes, une irrésistible poussée, embrasant les sarments des clématites et des lianes sèches, crépitait le long de la muraille et se tordait déjà dans les airs en une immense gerbée.

Des torchées d'étincelles, des grésillements lancéolés, avec tout un cliquetis de détonations répétées, voilà ce qui affolait maintenant ses oreilles.

Le feu ! Le feu !

Et en cette sécheresse excessive, il s'accrochait aux boiseries, aux chambranles, aux persiennes, et gagnait l'intérieur du pavillon avec une effroyable rapidité.

Le feu ! Le feu !... .

Colette d'abord !

Elle se jetait sur sa fille !

En un tour de main, elle la vêtait, fourrait ses petits souliers dans ses poches.

Et l'emportant dans ses bras convulsés, la mère, à corps perdu, dévalait le grand escalier du château.

Après le lourd travail de la fenaison, tout dormait dans la maison, aussi bien que dans les communs.

Ses cris n'avaient pas été entendus, tandis que déjà, au-dessus de sa tête, l'incendie faisait rage.

—Au feu ! Au feu !

Et ouvrant la porte du vestibule, elle se jeta dans le parc... .

Haletante, éperdue, elle courait comme une insensée !... .

La raison, en effet, l'avait pour un instant abandonnée.

Une rivière se fût-elle trouvée sur son chemin, elle se fût jetée dans les flots, poursuivie par l'idée fixe du danger qui avait absorbé en elle tous les autres sentiments de sa vie.

Au feu ! Au feu !... .

Elle se retourna !

L'aile droite des Sept-Chênes s'embrasait tout entière.

Des hommes affolés couraient à présent tout autour, cherchant à organiser des secours, une chaîne... .

—Ouvrez les grilles !... Ouvrez les grilles !... — criait d'une voix tonnante Thomas Glayn, déjà sur pied. — Que tout le monde vienne !... Que tout le monde accoure !... Au secours !... A l'aide !

Les grilles du parc tournaient sur leurs gonds et une troupe d'ou-

vriers, de moissonneurs, accourait ventre à terre, gagnant le théâtre de l'incendie.

Epuisée, la tête perdue, Aline, instinctivement, s'était cachée dans un épais massif de rosiers.

— Lui !... — murmurait-elle. — Je ne m'étais pas trompée !... C'était bien lui !... Il va tuer Colette !... Dans ce désordre !... dans cette panique, ils me prendront mon enfant !...

Une fois la route libre elle franchit la grille.

Personne ne songeait à s'occuper d'elle.

Tous se trouvaient à l'entour du feu que l'on attaquait vigoureusement...

Fuir !... s'éloigner !... Faire perdre sa trace à ses bourreaux... Telle était l'idée fixe qui la hantait maintenant !...

Elle chercha, elle fit un effort de mémoire pour rappeler ses souvenirs...

Oui !... pour se rendre à la station, on tournait bien à gauche... Elle ne se trompait pas.

Et elle s'engagea dans la route poussiéreuse !...

Au loin, sonnait le glas des cloches.

A la terrible lueur de l'incendie s'éveillaient les villages... On accourait de toutes parts...

Une pompe avec fracas, roula même sur le milieu du chemin, escortée par une troupe de paysans et passant non loin d'elle, au pas de course.

Dans l'ombre épaisse, elle se glissa inaperçue.

Et elle continua sa course précipitée, s'arrêtant, écoutant, prenant parfois pour un pas d'homme les bonds désordonnés de son cœur, et croyant que *lui*, tous deux peut-être, couraient après elle pour lui ravir Colette !

Et aux questions incohérentes de l'enfant, à ses frayeurs, à ses larmes, elle répondait, faisant de surhumains efforts pour donner du calme à sa voix :

— N'aie pas peur, mon ange !... Il n'y a rien !...

V

Revenons à Seven-Oakes, autrement dit à la propriété des Sept-Chênes. Grâce aux prompts secours, grâce surtout au grand nombre de moissonneurs et d'ouvriers qui se trouvaient accidentellement à portée de la propriété, on s'était promptement rendu maître du feu.

L'eau ne manquait pas, elle se trouvait là, sous la main, en ce grand et sinueux lac bleu, qui s'étalait devant la façade de l'aristocratique demeure.

Les prompts et énergiques secours avaient été organisés par Thomas Glayn, et le château en majeure partie et les superbes collections qu'il renfermait, avaient pu être sauvés d'un complet désastre.

Thomas Glayn pouvait être satisfait, ses efforts étaient couronnés d'un très grand succès.

Sans doute, les dégâts étaient considérables : l'un des pavillons formant l'aile droite de Seven-Oakes avaient été en partie consumés, mais c'était en vérité peu de chose, comparativement aux proportions qu'aurait pu prendre la catastrophe..

Le premier mot de l'excellent Thomas Glayn avait été, en voyant s'élever dans les airs les tourbillons de flamme et de fumée, alors que, des premiers, il arrivait sur le théâtre de l'incendie :

— Et Mme la comtesse !... La comtesse de Chazay !...

Du milieu d'un groupe d'ouvriers occupés déjà à armer une pompe et à la mettre en batterie, une voix partit, répondant à cette question anxieuse :

— La dame qui logeait au château, n'est-ce pas !... Elle est descendue... tenant sa petite fille dans ses bras, et elle s'est enfuie en courant à travers le parc.

Hors de danger !... L'hôte de sir Roland se trouvait pour l'instant à l'abri. Il n'y avait donc pas à s'occuper sur l'heure de la comtesse et de sa fille.

Alors, au plus pressé, c'est-à-dire au feu.

Et Thomas Glayn s'était multiplié à l'infini.

Chacun apportait à la tâche de dévouement une ardeur extrême.

Mais le régisseur remarquait surtout un manouvrier brun de cheveux et de barbe qui se démenait comme un beau diable et travaillait avec une extraordinaire énergie.

Et le régisseur n'avait pu résister à lui adresser un bruyant compliment, en lui disant :

— Bravo, mon ami !... Mais ne vous exposez pas trop... Que nous n'ayons pas d'autre malheur à déplorer. Rien ne saurait me consoler, non plus que mon noble maître, de la perte d'une existence humaine.

L'autre n'en avait fait qu'à sa tête, coupant les madriers, démolissant des pans de murailles, pour laisser au feu sa dévorante part.

Aux premières lueurs du jour, l'incendie était complètement éteint. Des débris fumants que l'on continuait à arroser encore, et c'était tout.

Alors, M. Glayn avait fait venir, sur une brouette, un double tonneau d'ale ; sur une table, des jambons étaient installés en permanence par ses ordres, et l'on reconfortait amplement tous ces braves gens qui n'avaient regardé ni à leur fatigue, ni à leur peine.

Et, en termes émus, au nom de son maître, sir Roland, Thomas Glayn remerciait les moissonneurs, fermiers, voi-ins qui avaient prêté de leur propre mouvement, un si énergique concours.

L'ouvrier qui s'était tellement multiplié sous ses yeux, qui avait si grandement payé de sa personne, n'était pas, comme bien on pense, oublié non plus, et le régisseur le recommandait tout spécialement à l'admiration de l'assemblée.

— Comment vous nommez-vous, mon ami ?

— Gérard Tolver — répliqua l'homme brun, qui semblait tout décontenancé et confus de tant d'éloges.

— Eh bien ! Gérard Tolver, au nom de sir Roland Goldwin, au mien, au nom de tous nos bons camarades, je vous remercie, Gérard Tolver... Et vous voudrez bien mon cher garçon, accepter cette récompense.

Et le régisseur insistait pour insinuer, dans les doigts fermés de Tolver, un billet de banque.

Non, en vérité, cela ne valait pas la peine ; Gérard Tolver baisait la tête, et enfonçait sur ses cheveux crépus le chapeau de paille en forme de cloche qui cachait à demi sa face hâlée.

De récompense, l'ouvrier n'en voulait à aucun prix... Quand on a sa conscience pour soi, on n'a pas besoin d'être récompensé.

— Et d'où êtes-vous mon brave ami ? — demandait encore le régisseur.

— De Sussey... où j'ai laissé ma femme et deux enfants... et où je repartirai sous trois jours, pour leur porter le prix de mon travail.

— Et vous y ajouterez aussi une bonne gratification... Vous n'avez pas le droit de refuser, pour vos enfants et votre ménagère, Gérard Tolver... Non !... Vous n'avez pas le droit.

Et, tout attendri, Thomas Glayn ajoutait :

— Il y a encore, Dieu merci, de braves gens de par ce monde !

Quand l'émotion fut calmée, lorsqu'on put se remettre, vers la fin de la matinée de ce même jour, aux travaux des champs, le régisseur s'occupa de retrouver la comtesse et Mlle Colette.

Naturellement, bien qu'il battit lui-même le parc dans tous les sens, ses recherches demeurèrent infructueuses.

Mme de Chazay avait disparu.

Affolée, éperdue, craignant... on ne sait quoi... elle avait fui.

Très contrarié, Thomas Glayn, très inquiet et combattu par des sentiments très opposés et très divers.

Sans doute, une comtesse française, voyageant en Angleterre, sans femme de chambre et sans bagages, c'était là un fait sans précédent, un fait complètement anormal.

Une originale, sans doute, rien qu'une originale... Car, enfin, il était impossible qu'une femme si jeune, si jolie, si distinguée, pût être une aventurière, comme il en court tant à travers le monde... Pour Thomas Glayn, il refusait absolument de le croire.

Et cependant, dans toute cette aventure si complexe, il y avait plus d'un mystère, en dehors même de celui de la comtesse de Chazay.

Comment le feu avait-il pu prendre ?... Comment cet incendie s'était-il subitement déclaré ?

Non, en vérité, ce bon Glayn en perdait la tête, et il était désolé de l'absence son maître.

Et voilà que le lendemain, il recevait une dépêche détaillée de sir Roland.

La lettre du régisseur, ses télégrammes, avaient fini par trouver M. Goldwin à Droukeym. Et il répondait aussitôt :

— Traiter comtesse de Chazay avec les plus grands égards jusqu'à mon retour immédiat.

"GOLDWIN."

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria Thomas Glayn, cherchant à s'arracher tous les cheveux qui lui manquaient, — qu'est-ce que va dire sir Roland ?... Il croira certainement que je n'ai pas eu assez d'égards pour sa noble parente !... Je suis un homme fini !... Perdu !... Mon maître ne me pardonnera jamais... Et certainement il m'accusera d'avoir méconnu ses ordres... Non, il ne me pardonnera jamais !... J'en suis bien sûr !... Jamais !...

Le soir du troisième jour, Gérard Tolver se présentait devant le régisseur. La moisson était complètement terminée, on congédiait les ouvriers supplémentaires, et Tolver, on le suit, était de ce nombre.

Et Thomas Glayn l'obligeait de force à accepter une bonne gratification, en lui répétant :

— Vous n'avez pas le droit de refuser, Tolver, pour vos enfants et pour votre femme, et en outre, vous désobligeriez absolument mon noble maître.

Gérard Tolver finit par se laisser faire une douce violence, et les deux hommes se séparaient, enchantés l'un de l'autre, avec force poignées de mains.

—Et voulez-vous un certificat, un bon certificat, Gérard Tolver ? Quoique ce ne soit pas l'habitude d'en donner un aux moissonneurs, je vous en donnerai un, mon brave ami !... Et qui sera un peu bien tourné, je vous prie de le croire.

Tolver refusait... Il n'en avait nul besoin, étant, il osait le dire, honorablement connu dans son pays.

—Je le pense bien ! — conclut Thomas Glayn.

Et Gérard Tolver quittait les Sept-Chênes.

Arrivé à un mille du château, à un endroit où la route traversait un bois dont la haute futaie s'entremêlait d'épais buisson, le manouvrier s'arrêta, regardant devant et derrière lui si la route était déserte.

Rien, personne. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, brillait sur la poussière blanche.

D'un bond, il franchit un fossé qui séparait la banquetta de la futaie, et il s'enfonça sous bois.

Se glissant à travers les houx épineux, les fougères et les ronces, il atteignit un amas de roches au milieu desquelles se voyaient diverses bouches de terriers de renards.

—Je ne me trompe pas, — murmura-t-il c'est parfaitement ici.

Prêtant l'oreille, il écouta.

Le bois, déjà pâmé sous l'accablement du soleil, demeurait silencieux et désert.

Se jetant à plat ventre, Tolver sortit de l'une des gueules du terrier une petite valise qu'il ouvrit.

Elle contenait un complet sombre, une cape... un col et des manchets, toute une toilette de voyageur bourgeois ; et le sarreau de l'ouvrier, son chapeau de paille à cloche, ses gros souliers prirent la place de la valise.

Métamorphosé ainsi, André Lowel, que déjà on a reconnu, laissa échapper un soupir de satisfaction pleine.

—Je crois que je n'ai pas trop mal travaillé !... supérieurement même !... Je puis parfaitement me décerner ce brevet supérieur. Si cet animal de Simon en a fait autant de son côté, je crois que nous atteindrons bientôt le but de nos efforts... Simon doit m'attendre ce soir, Trafalgar-Square... à dix heures... Le train me déposera à Londres à neuf heures et demie... Tout est donc pour le mieux... Et ça marche sur des rails absolument polis et droits... Il va être content, Simon, et je crois que pour cette fois il ne me ménagera pas les compliments.

Et il reprit sa course, gagnant la station en continuant son soliloque :

Un intelligent coup de ciseau en arrivant à Londres, une taille de barbe et de cheveux, et personne ne reconnaîtrait le moissonneur Gérard Tolver, dans un gentleman très bien de sa personne, du nom d'André Lowel.

A dix heures tapant aux horloges de Londres, André pénétrait dans le square de Trafalgar.

Il n'y était pas depuis cinq minutes que la lourde main de son aîné s'abattit sur son épaule.

—Eh bien ! mon vieux !... Ça a admirablement marché.

—Et Aline ?

—Tu as très bien travaillé !... Elle est arrivée au matin à la gare, avec son enfant... Elle est montée dans un compartiment, moi dans un autre... Et elle est arrivée à Londres, où elle a pris un cab. J'ai sauté dans un autre qui a immédiatement emboîté le pas au sien.

—Alors, tu sais où elle est ?

—Parfaitement !... la jolie créature se trouve prise comme dans une souricière... Nous n'avons plus qu'à la cueillir.

—Bien joué !... Je crois que nous pouvons mutuellement nous féliciter.

—Oui, mon vieux !... Mais tu sais... Pendant je ne sais combien de jours j'ai été tenu à la portion congrue... Et j'ai les dents d'une longueur, et le gosier d'un sec !...

—Tu n'as pas diné ?

—Si, dans le train. Ça fait passer le temps... Mais... Il fait chaud... J'ai subi des privations nombreuses et... j'ai à réparer le temps perdu.

Tout en causant ainsi, ils avaient gagné West-Stand, et ils s'atablaient à la devanture d'un de ces étincelants cafés que l'on rencontre à chaque pas en cette voie très large.

Tandis qu'ils absorbaient de pleines chopes de pale-ale, André racontait à son frère les phases de l'incendie, et tous les éloges récoltés par Gérard Tolver. Et les deux bandits s'esclaffaient, en se payant une pinte de bon sang à la santé de ce brave Thomas Glayn.

Ils redemandaient pour la troisième fois des consommations nouvelles, lorsque Simon devint tout à coup immobile, tourna légèrement la tête en disant à son frère :

—Chut ! Ne bronche pas... Fais comme moi !... Tourne insensiblement la tête en ayant l'air de me parler à l'oreille.

Puis étouffant un juron :

—Que le diable l'étrangle ! Faut l'avaler ! Nous sommes pigés !

Un individu mal mis, loqueteux, hirsute, avait passé à diverses reprises devant le café.

Il avait hésité, paraissant reconnaître vaguement quelqu'un... Puis, son incertitude cessait ; sa timidité disparaissait, et maintenant, sûr de lui-même, ayant repris tout son aplomb, il s'arrêtait devant la table des deux frères, et la main tendue, un ironique sourire lui sabrant la bouche en un formidable hiatus, il disait en français, avec un accent guttural très prononcé :

—Tiens ! les Lowel ! Comme on se retrouve !...

—Wormser !... cette canaille de Wormser ! — répliqua Simon avec un éclat de rire forcé. — Ah ! bien !... D'où sors-tu donc, mon vieux colon ?

On échangeait des poignées de main, puis, sans façon, le susdit Wormser prenait une chaise, s'installait et commandait une double pinte de pale-ale qu'il vidait d'un trait, en disant d'une voix très brève :

—A votre santé, mes copains !

Pour exprimer la maigreur de Wormser, qui ne présentait à l'œil du spectateur qu'une ossature énorme, recouverte d'une peau boucanée par le soleil des plus diverses latitudes, il faudrait employer le mot squélélique.

Sur cette peau safranée où se montraient de nombreuses cicatrices, une barbe courte, mal semée, rejoignant une chevelure rêche, aussi sale.

Son linge — était-ce du linge ? — était d'une malpropreté révoltante, et son chapeau haut de forme qui recouvrait sa tête hideuse, son chapeau bossué et piteux, présentait de tous côtés des luisants où la graisse le disputait à la crasse.

Si vous ajoutez à cette face terreuse deux yeux percés en vrille qui n'arrivaient jamais à s'accorder, vous pourrez peut-être vous créer une vague idée de l'aspect vraiment repoussant de Wormser.

Il portait un paletot clair, mastiqué, souillé de taches, laissant voir de nombreux accrocs, et un pantalon noir, élimé et frangé, tire-bouchonnait autour de ses tibias en fil de fer.

Aux pieds, de béantes chaussures.

—C'est bon, la bière, — fit l'horrible être, avec une grimace expressive, — mais je voudrais bien, je ne vous la cache pas, un peu de viande autour.

—Vous n'avez pas diné, Wormser ? — demanda Simon.

—Alors, — et Wormser, biglant atrocement, lança un menaçant regard aux deux frères, — alors ! — reprit-il, on ne se tutoie plus !... On n'est plus de mèche !... Et cela parce que j'ai une mise soigneusement négligée !... C'est plutôt drôle !...

Et entre ses incisives cariées sourdement il siffla :

—Seulement, nous allons bien voir !...

Simon embarrassé :

—Mais si... on se tutoie !... Il y a erreur !... Qu'est-ce que tu veux ?... On ne s'est pas vu !... pendant des tas de temps !... On se retrouve... Et alors...

—Et alors, quoi ?... En parlant, la colère de Wormser s'acuitait.

—Alors !... Tu flanches !... Tu me prends pour une moule !... Tu crois que je ne t'ai pas vu... tourner la tête, et la faire à la manque ?... Mais, mon vieux, tu n'est pas de force... Je t'avais relevé au compas !... Et quand on a travaillé ensemble, on ne la fait pas à la pose quand on se retrouve !... Ah ! mais non !... Faut pas me la faire !... Faut pas jouer ce petit jeu-là avec moi !... parce que tu ne me connais pas !... Je hurlerais !... Et en Anglais, encore !... Et cela !... au centre de la perfide Albion !... Et on nous mènerait devant le chériff... comme qui dirait le commissaire !... Et... on causerait !... Veux-tu que j'essaye, Simon ?...

Et l'osseux bonhomme, commençant à se démener, à élever la voix, attirait déjà la curiosité des consommateurs voisins, mis en éveil, au préalable, par la mise "soigneusement négligée", — ainsi qu'il la définissait lui-même, — du joli paroissien.

Simon avait vu le danger et reprenait aussitôt tout son sang-froid.

—Ah ça ! à qui en as-tu ?... Tu es malade ?...

—Pas bien, pour sûr.

—Parce que je t'ai dit "vous" dans le premier moment de la surprise !... En voilà un pétard pour rien du tout... Je te demande si tu n'as pas diné... et tu m'agonises de sottises !...

—Non ! Je n'ai pas diné, — grogna Wormser, — ni déjeuné non plus !... ni diné hier !... J'ai le gésier dans les talons !... Et voilà !

—Eh bien ! demande ce que tu veux... Et mange et bois... sans faire de potin... Après, comme tu dis... on causera...

Wormser se calmait, et appelant un des garçons avec une alacrité volubile, il lui commandait de la viande froide, du pâté, des œufs durs et de la bière, beaucoup de bière.

Et alors, le famélique se mettait à broyer les aliments placés aussitôt en face de lui avec une férocité porcine.

Cet avilissement de la nature humaine, cet assouvissement de la brute ne pouvait qu'inspirer autour de Wormser un inéluctable dégoût.

Les voisins tournaient la tête, sans dissimuler une grimace instinctive.

Mais le drôle se contenta de hausser les épaules en grognant.

—Vous savez... Je vous ai assez vus... Je ne vous retiens pas ! Ne vous dérangez pas pour moi, gentlemen et ladies, c'est vraiment pas la peine.

André, pour cacher l'invincible malaise, essaya de plaisanter en disant :

—Eh bien ! mon vieux !... je crois que tu en caches de la nourriture.

Et l'autre de répondre sans interrompre son effrénée mastication.

—Mon vieux, si tu étais resté pendant trois mois sans te caler les joues, je ne sais pas si tu ne t'en paierais pas une tranche !...

Cependant, tout a une fin, et à la troisième tournée de victuailles, après une ultime pinte, Wormser laissa échapper un ronflement satisfait, s'essuya les lèvres d'un revers de main, et, sortant de son gousset un horrible brûle-gueule, dit à André :

—Maintenant... passe-moi le trèfle...

Et il s'alluma, en ajoutant :

—Comme ça, je pourrai aller jusqu'à demain matin au déjeuner... car je m'invite... pas ?... On ne m'attend pas chez le lord-maire !

Impassibles, Simon et André laissaient passer ces ignobles plaisanteries et toute une série d'autres, plus épicées et plus triviales encore, que nous sommes obligés de passer sous silence.

Il était bien évident que la rencontre de Wormser était une atroce tuile qui tombait sur le dos des deux Lowel ; mais pour en atténuer le danger, il fallait à tout prix très bravement la recevoir.

Le pale-ale et la nourriture avaient délié la langue de Wormser. Désormais il ne demandait qu'à parler.

—C'est une crâne chance tout de même, quo de vous avoir dégotés comme ça... Autrement, j'étais en passe de crever de faim... Je sais bien qu'il me restait une corde à mon arc et que si j'avais voulu... je ne serais plus, depuis longtemps, dans la mélasse où je me démène... Mais enfin... On a son honneur... à soi... Et...

— le gremlin soulignait ses paroles, les espaçant, les laissant tomber, une à une, pour les rendre plus lourdes encore, — et enfin, à moins d'y être tout à fait forcé !... Enfin, je vous ai, et je vous garde, comme le meilleur de mes petits boyaux... Vous devez me comprendre... Je ne vous lâche plus...

Les deux frères s'étaient regardés.

Ce fut Simon qui prit la parole.

Baissant la voix :

—Écoute, Wormser... Nous ne te devons rien, n'est-ce pas ?... Si tu es loyal, tu en conviendras toi-même... Est-ce vrai ?... Nous ne t'avons ni volé, ni floué... Est-ce vrai ?...

Wormser rentra son cou de taureau entre ses deux épaules :

—C'est vrai... Mais...

—N'y a pas de mais... Tu as été réglé... Le marché que nous avons passé ensemble a été tenu... mais tu es dans la peine... tu es dans la nasse... tu nous rencontres... et tu devrais nous connaître assez pour être certain que nous ne laisserons pas un camarade dans l'embarras.

La bière agissant encore, Wormser s'attendrissait.

—Ça, c'est bien !... C'est très bien !... Tout à l'heure, j'ai été un peu vif... maintenant je le regrette... Tu as bien dit ça, Simon, Dame... Vous savez... Je suis plaqué, tandis que vous êtes recalés.

—Pas tant que tu crois, mais ça ne fait rien... Tu peux tout de même compter sur nous...

—Et sur moi, donc !... Vous verrez !...

Allumant une seconde pipe :

—Pour lors... Causons.

—Pas ici. — fit Simon, baissant le diapason de sa voix, — ce que nous avons à nous dire ne regarde personne.

Payant l'addition, ils se levaient tous les trois et Simon, prenant la tête du mouvement, descendait vers la Tamise.

Mais Wormser n'était pas gris le moins du monde, et son instinctive défiance demeurait en éveil.

Arrêtant l'aîné des Lowel par le bras :

—Non ! pas le long des quais !... Pas sur les ponts non plus... Je te dis que je la connais dans tous les coins... Dans une heure tout sera désert... Et un coup de pouce... Et bibi Wormser ira boire du vilain lolo... Et une fois dans la baignoire, qui est-ce qui s'occuperait du pauvre petit Wormser ? Personne !... Non ! Non ! Si vous voulez être bien gentils, vous allez me prendre une chambre à votre hôtel, — moi j'en ai assez de coucher sur les ponts... ou dans des caisses à charbon... Demain vous m'achèterez une pelure convenable, afin que je ne vous fasse pas trop de honte... Ça va... pas ?...

—Tout ce que tu voudras.

Et tous trois ils rebroussèrent chemin.

Au moment où ils arrivaient à l'hôtel, André devança Wormser, et s'adressant tout bas à son aîné :

—Eh bien !... Qu'est-ce que tu en dis ?...

Du bout des lèvres, Simon répliquait :

—Bien sûr !... ça n'est pas drôle !... Mais faut en sortir et l'empêcher de faire du pétard...

—Comment ?

—Je cherche le moyen de l'utiliser.

Il le fallait bien, en effet.

Impossible de ne pas garder ce guillard-là sur les bras et de s'en faire un ennemi.

On a aisément reconnu dans Wormser un ancien complice, un de ces gredins cosmopolites, un de ces sang-patrie, toujours prêts pour un coup de flibuste, voire un crime, plutôt que de chercher à faire fortune au moyen d'un travail quelconque.

Lorsque les frères Lowel avaient préparé leur expédition de la Rivière Claire et le guet-apens dans lequel Rolond de Chuzay et Jean Cloarec étaient assassinés, expédition partie du Transvaal, où elle avait été organisée, Simon avait engagé Wormser, lui assurant une prime fixe de cinq mille francs, et, ainsi qu'il disait, tous frais payés.

Wormser avait accepté avec enthousiasme, et le coup fait, il touchait régulièrement ses cinq mille francs. Quittant ses associés, il revenait en Afrique et les cinq mille francs ne tenaient pas longtemps dans les poches du misérable.

Depuis, il avait été cafetier, hôtelier, logeur, garçon de restaurant, s'était embarqué comme matelot, et était venu s'échouer à Londres, où il crevait, ainsi qu'on l'a vu, la noire misère.

Pour lui, retrouver les deux frères Lowel, c'était le salut, la fortune, l'inespéré sauvetage.

Et, à mots couverts, il leur avait parfaitement fait comprendre qu'ils eussent à le sortir du lamentable état en lequel il croupissait, autrement, qu'il pourrait leur en coûter très cher.

Et les deux Lowel avaient parfaitement compris ce que ce parler voulait dire.

Wormser n'avait rien à ménager, il pouvait en dégoiser, crier, provoquer un scandale... et les deux frères eussent été signalés à la police, à cette police même dont ils prétendaient se servir pour arriver à leurs ignobles fins.

Voilà pourquoi, après une nuit passée à l'hôtel, dès le lendemain, Wormser quittait ses nippes loqueteuses et était transformé en un individu à peu près présentable.

—Je cherche à l'utiliser, — avait dit Simon.

Et l'aîné se creusait la cervelle pour trouver le moyen d'employer leur ancien complice aux nouveaux crimes infâmes qu'ils méditaient.

Tandis que Simon et André faisaient faire peau neuve à Wormser, et que celui-ci, par la force même du passé, entraînait dans leur association, que devenait Aline ?

A la gare, elle avait pris un cab, et elle donnait au hasard, au cocher, une lointaine adresse, ne voulant pas demeurer avec Coletto en l'un des quartiers populeux de l'immense cité.

Qu'allait-elle faire ?

Se cacher, les fuir !... ces deux hommes qui s'acharnaient à sa perte, et qui voulaient à tout prix la mort de son enfant.

Chez la mère, c'était une idée fixe, une hantise qui touchait à la folie.

Il fallait attendre, se cacher, écrire à sir Roland, et certainement celui-ci viendrait à son secours.

Une fois certaine de son appui, elle écrivait à son notaire, lui donnerait ses instructions, et partirait pour l'étranger.

Où ?... En quel lieu du monde pourrait-elle être assurée de ne plus avoir à redouter leurs atteintes ?...

Cela, elle ne le savait... .

C'était l'ignoré... C'était l'inconnu.

Pour l'instant, il fallait vivre.

On demandait au peureux Sieyès ce qu'il avait fait pendant la Terreur, alors que des flots de sang tombaient avec toutes les têtes.

—J'ai vécu ! — répondit-il.

Aline en était là.

Avec son cab, pour l'instant, elle cherchait des appartements modestes, écartés, dans l'un des éloignés faubourgs.

Déjà, elle en avait visités plusieurs qui ne convenaient pas.

Trop hauts, trop chers, mal éclairés, manque d'air... et surtout ne lui inspirant aucune confiance, en cas d'alerte, car nous l'avons déjà dit, elle pensait sans cesse à ceux-là qui pouvaient la poursuivre encore.

Elle voulait un rez-de-chaussée, deux issues.

Pauvre femme, elle cherchait la sûreté, la certitude.

Enfin, auprès d'un square riant, elle aperçut sur le devant d'une porte d'une maison basse, à un étage, une maison en briques rouges, d'un aspect gai, une grosse commère rougeaud, à l'air délaré, qui se tenait assise sur un tabouret, les mains croisées sur la panne de son ventre.

Une enseigne accrochée à un auvent indiquait qu'il y avait un appartement à louer dans la maison.

Aline n'avait pas plutôt donné l'ordre d'arrêter au cab que mistress Harpers, — c'était le nom de la propriétaire de l'immeuble, —

avait bondi en avant, avec une élasticité et une prestesse dont on aurait cru incapable une aussi volumineuse personne, et enlevant Colotte dans ses gros bras :

— Oh ! madame !... C'est à vous ce chérubin-là ?... Que vous devez être heureuse, madame de posséder un pareil trésor ! Faites une risette, ma chérie !... Une belle risette à la dame !... Sarah ! Sarah ! Venez voir le bijou que je tiens !... Quelle merveille de la création !... Et comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Colette, qui ne comprenait pas un mot d'anglais, ne répondait naturellement rien à ce flux de paroles, débité d'une voix aigrelette, avec une rapidité vertigineuse.

Sarah, la servante, une boulotte, elle aussi, mais de moins majestueuses formes que sa maîtresse, cajolait également Colotte qui se mettait à rire en voyant les mines et les agaceries des deux femmes.

Caresser un enfant, l'aduler, a été de tout temps le plus sûr moyen d'arriver au cœur de la mère.

Mme de Chazay trouvait donc à mistress Harpers l'air d'une très brave femme, et à Sarah celui d'une très brave fille.

Elle pénétrait dans la maison et demandait à visiter l'appartement.

Et aussitôt, elle était assaillie par la loquace Mme Harpers de toute une série de phrases entilées les unes au bout des autres, expositions, questions, réponses, dans l'intervalle desquelles il fut matériellement impossible à Mme de Chazay de placer un mot.

D'abord l'appartement n'en était pas un, mais bien un pavillon, un bijou de pavillon, tout mignon... où qui conviendrait admirablement à une femme seule et à un enfant... Madame venait de loin sans doute, elle avait l'air fatigué, très triste... Des malheurs !... de grands malheurs, certainement !... Mistress Harpers elle-même avait été très cruellement éprouvée... quand elle avait perdu — ici un gémissent doublé d'un soupir, une larme absente essuyée au coin de la paupière — quand la mort avait frappé, dans toute sa sève et au vigueur, M. Harpers, un homme superbe... Dans un caractère un peu difficile, peut-être, mais bon, au fond, tout au fond !... comme toutes les natures vives, violentes même, car M. Harpers était un violent... surtout, quand il avait insisté sur les stimulants... Oh ! oui !... elle avait connu la douleur... Elle était maintenant seule au monde, vivant avec sa servante Sarah !... Une brave fille, sans doute, mais un peu bavarde, un tantinet paresseuse, et qui s'éternisait toujours en course, lorsqu'elle envoyait cette fille faire une commission... surtout si sur son parcours elle rencontrait un régiment de cavalerie... Parce que la cavalerie bien plus que l'infanterie encore, est la perte des bonnes servantes. M. Harpers, Dieu merci, M. Harpers n'avait jamais servi dans la cavalerie, il n'avait même jamais monté à cheval.

À cet instant, Colette donnant des marques non équivoques d'impatience, Aline prit sur elle de couper la parole à mistress Harpers, en lui disant avec une très grande douceur :

— Madame, vous seriez bien bonne de me faire visiter le pavillon.

— Comment donc ! mais à l'instant même. Mme Harpers s'excusait de son flux labial... Voyant une jeune femme si charmante, si jolie et si triste, elle s'était oubliée à causer, parce que, depuis la mort de M. Harpers, elle avait dû renoncer à toutes les joies de ce monde. D'autant qu'il était impossible d'avoir des relations avec les gens du quartier, tous des gens du dernier commun, qui... .

— Madame — reprit pour la seconde fois Aline — je vous serais très obligée de me faire visiter le pavillon.

Cette fois, Mme Harpers pinça les lèvres et demeura bouche cousue.

Touchée au vif... la brave dame !... On lui coupait la parole... Comme si elle eût été une bavarde !... Une bavarde !... Si l'on pouvait dire !... Sans doute il fallait bien s'expliquer... surtout quand on ne connaît pas les gens... Mais ces Français, surtout les Français venant en Angleterre, manquent totalement de savoir vivre.

Et, majestueuse, mistress Harpers appelait Sarah, la servante, et précédant Aline et Colette, s'acheminait vers le pavillon situé à l'angle de la rue, devant le square, et séparé de celui-ci par une petite grille donnant sur une cour minuscule.

Il avait deux pièces, ce pavillon, et des mansardes. Sommaire-ment meublé, il est vrai, mais le luxe importait peu, pour l'instant, à la malheureuse fugitive.

Mistress Harpers s'évertuait maintenant à faire ressortir les nombreux avantages et les multiples beautés de son immeuble. C'était peine perdue. Mme de Chazay était fixée. Le pavillon lui convenait. Le square surmonté, on pourrait jouer et s'ébattre Colette, le matin et le soir, à la douce fraîcheur.

Et ce fut marché conclu.

Mme Harpers demanda alors à sa locataire :

— Et ce sera jusqu'à quand à la semaine que madame désire à louer ?

La semaine ; Aline ne comptait pas demeurer plus d'une semaine en ce quartier perdu de Londres... Elle écrirait le lendemain, elle ferait même jouer le télégraphe, et certainement, étant donné son insistance et ses termes pressants, elle ne mettait pas en doute que sir Roland Goldwin s'accourût aussitôt auprès d'elle.

À la semaine, l'habitude était de payer d'avance, et Mme de Chazay s'exécutait aussitôt de très bonne grâce, ajoutant même au prix de la location une gratification de cinq schellings pour Sarah, qui couvrit la mère et l'enfant de bénédictions réitérées.

— Maintenant, madame — fit mistress Harpers, enchantée de sa locataire, le prix élevé qu'elle avait formulé tout d'abord n'ayant même pas été discuté — maintenant, madame, pour peu que vous desiriez vous éviter cette course, Sarah va monter dans le cab qui vous a amenée, et à l'adresse que vous indiquerez, elle ira chercher vos bagages.

Mme de Chazay, tout en rougissant un peu, fut bien obligée d'avouer qu'elle n'avait pas de bagages... Elle s'était trouvée dans la nécessité de partir précipitamment, et dès le lendemain, elle irait faire les emplettes nécessaires pour son séjour chez mistress Harpers.

— Hum !... .

Pas de bagages !... La loueuse jeta un regard significatif à Sarah. Cette dame française qui coupait si facilement la parole aux gens pourrait bien n'être, après tout, qu'une aventurière.

Aline, malheureusement, n'avait pas vu le coup d'œil, autrement, elle ne fût pas demeurée un instant de plus chez Mme Harpers.

Celle-ci, d'ailleurs, prenait les précautions usitées en pareil cas.

— Madame voudra bien donner son nom, car, elle ne l'ignore pas, les ordonnances de police sont très sérieuses à Londres.

Et Aline donnait son nom : " comtesse de Chazay ", — montrait à mistress Harpers ses papiers d'identité, ce qui ne détruisait nullement les soupçonneuses précautions de la propriétaire.

Une comtesse, une Française... qui vous arrivait en ce quartier perdu de Londres, sans domestiques, sans bagages !... Avait-on jamais vu !... Si c'était Dieu possible !... .

Sarah qui tenait toujours ses cinq schellings serrés dans le creux de sa main, hésitait à partager l'opinion de sa maîtresse.

Enfin ! On verrait !... On ouvrirait l'œil, les deux yeux même, et l'on ne se laisserait pas jouer sous jambes.

Aline s'installait.

Installation qui n'était pas longue. Colette, fatiguée, grignotait quelque chose et s'endormait et la malheureuse mère demeurait seule avec ses tristes pensées.

Oh ! si elle avait connu la vérité, combien plus malheureuse elle eût été encore.

Si elle avait su qu'un autre cab avait filé le sien et ne l'avait pas quitté durant ses longues pérégrinations dans la cité londonienne... Si elle avait pu se douter que Simon Lowel se trouvait dans le cab. Oh !... alors !... .

Le lendemain Aline s'était trouvée tellement lasse qu'elle n'avait pas eu le courage de sortir... .

Et il en avait été de même pendant plusieurs jours.

Après les épouvantables émotions causées par l'incendie, par la fuite précipitée des Sept-Chênes, il était tout naturel qu'une réaction s'opérât, succédant à l'horrible tension de toutes les forces nerveuses de la jeune femme.

Sarah se montrait complaisante et bonne, et Colette, sous sa surveillance, pouvait jouer dans le square, la plupart du temps désert.

Et durant cet accès de langueur, cet affaissement momentané, Aline ne cessait de répéter cette fervente prière :

— Mon Dieu ! Donnez-moi la force et le courage. Permettez-moi d'aller jusqu'au bout !... De sauver mon enfant !... Moi !... Mon Dieu !... Faites-moi souffrir !... Mon Dieu !... Mais moi seule et pas elle !... .

Enfin, le cinquième jour, — oh ! que ne peut la persistante et énergique volonté sur la nature humaine, — la fièvre cessa et Mme de Chazay put sortir en voiture, accompagnée de Colette, pour faire toute une suite de nombreuses et indispensables courses.

En franchissant la petite grille fermant la cour devant le pavillon, elle vit, sur la porte de son immeuble, mistress Harpers qui la suivait d'un œil à la fois curieux et inquiet.

Evidemment, la méfiance de la propriétaire étaient éveillée.

Et au mouvement nerveux et agité de ses lèvres, on devinait qu'elle faisait part de ses multiples soupçons à Sarah, sa servante.

La voiture emporta Colette et sa pauvre maman, et mistress Harpers la suivit du regard, en répétant :

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la " Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

VEUVE

Ah ! que deviendrais-tu dans la cruelle épreuve
Si je mourais bientôt, Blanche, mon petit cœur.
— Hélas ! dit-elle avec une douce langueur,
Mon ami... je deviendrais veuve !

EVARISTE CARRANCE.

Un bohème qui a une certaine somme à toucher dans une maison de banque, est obligé d'aller se faire payer à une caisse située au sixième étage.

— Mon Dieu ! dit-il en grimant, que c'est haut ! Pourquoi que ce ne soit pas une façon de dire que la maison a suspendu ses paiements !

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supériorité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de fille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00, J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

Un de nos amis a, comme domestique, un nègre du plus pur élène, dont le cou est emprisonné dans une cravate blanche.

—Tiens ! pourquoi affublez-vous ce moricaud d'une cravate blanche ?

—Tout simplement pour savoir où sa tête commence !

**

Calino voit son fils très occupé à débrouiller un peloton de ficelle.

—Que fais-tu donc ? lui dit-il.

—Je cherche le bout.

—Petit sot, tu sais bien que je l'ai coupé ce... !

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818

LES COMMANDEMENTS DU CHASSEUR

Voici venir l'ouverture de la chasse. Si vous voulez connaître les commandements authentiques du parfait chasseur, ouvrez vos oreilles :

Sans rechigner tu sauteras
De ton lit matinalement.
Dans les champs tu t'échineras
Jusqu'au soir inclusivement.
Beaucoup de chasseurs tu verras
Mais de gibier aucunement.
L'œuvre de mort n'accompliras
Que dans tes rêves seulement.
Les poulets tu respecteras
Ainsi que les chats même ment.
Le chien d'autrui tu ne prendras
Pour un lièvre devenu grand.
Ton camarade tu tueras
Le moins possible assurément.
Ton fusil tu déchargeras
En rotonnant, soigneusement.
Vers huit heures tu rentreras,
Anéanti complètement.
Et n'apporteras dans tes bras
Qu'un moineau mort d'isolement.

Fasse le ciel que nos lecteurs justifient le moins possible ces préceptes désolants !

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni puanteur, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et où ferait la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la **"DIXON CURE CO."** ou à son Secrétaire, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

Notre ami Djinn visite un bazar d'articles de la Chine et du Japon. Il examine tout avec le plus grand soin, se fait ouvrir les vitrines et renseigner sur l'usage des bibelots et leur provenance.

Au bout d'une heure :

—Je regrette vivement, Monsieur, mais vous n'avez pas l'article que je désire.

—Que vous faut-il donc ? demande le marchand impatienté.

Djinn froidement :

—Une chinoiserie administrative.

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du **RESTAURATEUR de Robson**, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire : J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. J. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

VIN St-Lebon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
Seuls Agents pour le Canada.



CHICQUENAUDE

Dans une ville d'eaux fréquentée par de nombreux étrangers, l'enseigne d'un hôtel porte l'inscription suivante : Ici on parle anglais, allemand, russe, turc, italien, espagnol. Entre un Anglais qui demande l'interprète.

—Il n'y en a pas, lui répondit le garçon.

—Mais alors qui parle les langues annoncées sur votre enseigne ?

—Monsieur, ce sont les voyageurs, répondit le garçon.

Pour Chapelets de RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste obliques de St. Antoine, Timbres-poste obliques de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

On vient chercher Jean Hiroux pour le conduire à l'échafaud.

—Du courage, mon ami, lui dit le directeur de la prison, le moment est venu de payer votre dette à la société.

Jean Hiroux, vivement :

—Je me déclare en faillite !

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Le colonel demande au chef de musique comment vont ses artistes.

—Très bien, très bien, seulement la petite flûte est enrhumée, la grosse caisse a une maladie de peau et le trombone une extinction de voix ; à part cela, tout marche comme sur des roulettes !

Deux natifs de la Canadière jouent au besigue chinois. L'un d'eux compte ses points avec une vitesse électrique.

Prends garde, dit l'autre, tu pourrais te tromper !

Me tromper !... C'est tout à fait impossible... J'ai essayé... Je n'y suis point parvenu !

NOUVEAU RESTAURANT
GUST. BOURRASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

La bicyclette au collège.

Le professeur. Qui est ce qui va à bicyclette, toi ?

L'élève. Moi, m'sieu !

Le professeur. Et combien faites-vous à l'heure ?

L'élève. Environ 17 kilomètres.

Le professeur. Très bien. Combien vous faudrait-il de temps pour aller jusqu'à la lune, qui est distante de 384,000 kilomètres ?

L'élève. J'sais pas, m'sieu. Ça dépendrait de l'état des routes.

LES Femmes

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, faibles et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

LIVRE GRATIS

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

A la Sorbonne, à un examen de baccalauréat les élèves.

Un examinateur à un candidat :

Quelle est la principale propriété de la chaleur ?

C'est de dilater les corps.

Et celle du froid ?

De les contracter.

Exemple ?

—Ainsi, les jours sont plus longs en été et plus courts en hiver.

NON PAS DEMAIN

En 2002, un organe délicat, guérissez ses douleurs avec le **Bégon Rhumal**, 112

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ
Marchand-Tailleur
138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille pièces.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE



GRAPHOLOGIE.

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abon- dance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Sceptique.—Exaltation, enthousiasme et passion. Caractère ardent et porté à l'égoïsme. Sensualité et amour du j. u.

Constatation.—Nature conciliante et timide. Caractère mou. Peu d'initiative. Imagination romanesque. Tendance à la paresse.

Cœur aimé.—Formité et franchise. Bonnes dispositions générales. Esprit actif et de beaucoup de ressources. Nature vive et sensible.

Risette.—Sens littéraire. Nature fine et intuitive. Esprit délicat et subtil. Bonnes dispositions à l'amour. Beaucoup d'imagination.

Paulette.—Ce spécimen démontre une nature très changeante, des dispositions artistiques, un tempérament nerveux.

Thérèse ma mignonnette.—Calme et paisible nature. Bonté et douceur, mais peu de sensibilité. Incapable de grandes passions.

Chardon d'Écosse.—Tendances artistiques. Originalité et indépendance du caractère. Absence de sens pratique. Imagination très vive.

Bluette.—Veuillez lire votre réponse dans "Le Samedi" du 12 août, page 22, première colonne.

Wapiti.—Inconséquence en amour. Nature versatile et bizarre. Imagination exaltée et romanesque. Excès d'activité. Générosité.

Colombinette.—Délance et timidité. Nature bonne et sensible, cependant. Goût très délicat. Quelques tendances artistiques.

Bluette R. A. L.—Bonnes dispositions à l'amour. Caractère vif, impétueux, spontané dans ses résolutions.

I. L. M.—Nature fortement trempée. Volonté inflexible et ferre de caractère. Activité, énergie et ambition. Sens pratique.

Maduro.—Enthousiasme et exaltation. Nature quelque peu égoïste bien que très aimant et démonstrative.

Rosé Fleur C. B.—Vous êtes rusée et jalouse. Votre imagination est romanesque et très active. Très grande sensibilité.

Cœur brisé trois fois.—Beaucoup d'énergie et d'empire sur soi-même. Nature très tendre parfois, mais généralement peu expansif. Intente des affaires.

Alexandra, 17 ans.—Ce spécimen d'écriture montre une nature impressionnable et passionnée. De la délance, de la timidité et de l'orgueil.

Soupir d'amour.—Amour de l'ordre et exaltation en tout. Lentour de décision mais bonne fermété. Esprit observateur.

Kit-Kim.—Sens artistique. Imagination active et caractère entreprenant. Aptitudes littéraires. Énergie et indépendance de caractère.

Dick's Sweetheart.—Affection et ruse. Nature délicate et vive. Caractère entreprenant. Perspicacité, réflexion et prudence.

La Kilt chérie.—Calme et prudente nature, pesant tout, ne lui-sait rien au hasard. Franchise et générosité. Caractère peu expansif, quoique tendre.

Atturie.—Exaltation, manque de suite dans les idées. Originalité et esprit de contradiction. Peu de persévérance.

Crapeau.—Vous êtes original et même excentrique. Caractère très indépendant et aventureux. Audace extrême et bon courage physique.

J'aime Jean B.—Nature peu communicative avec un immense besoin d'affection, pourtant. Sensibilité, générosité et bonté.

Brise du St-Laurent.—Économie domestique, sens pratique et amour de l'ordre. Imagination vive, mais bien dirigée.

J'aime A. G.—Nature passionnée, véhément et enthousiaste. Très épatant vif, nerveux et ne se contrôlant presque pas. Franchise et loyauté.

N. A. Marichette.—Intelligence mercantile. Nature vive, enjouée et taquine. Esprit observateur et bon jugement. Quelques aptitudes pour la musique.

Autorité.—Entente des affaires. Ambition, énergie et activité. Nature calme et prudente. Peu de sensibilité. Volonté très accusée.

Little Nellie.—Caractère très indépendant, un peu excentrique, un peu présomptueux et un peu sceptique. Esprit plus observateur que communicatif.

Frou-Frou.—Timidité, franchise et modestie.

Nature peu impressionnable et peu sensible, assez impulsive cependant. Générosité.

Fantreluche.—Gaieté, insouciance et un pointe de malice. Esprit vif, subtil et apte à saisir tous les ridicules. Quelques talents littéraires.

Mignon T.—Caractère mou, facilement contrôlable. Pas de volonté. Beaucoup d'imagination et grande sensibilité.

Colombe à B.—Imagination très romanesque et tendance à l'exagération de ses propres sentiments. Beaucoup d'amour mais peu de constance.

Anémone des prés.—Je vous prie de m'excuser, mais je ne me rappelle pas avoir reçu aucune lettre de vous. Votre caractère est franc, loyal et un peu porté à la colère.

Eannel.—L'en d'énergie et beaucoup d'ambition. Nature exaltée, imagination romanesque et prompt à se créer des chimères. Courage physique.

Changeant.—Beaucoup de suite dans les idées et de ressources dans l'esprit, mais excessif timidité et délance de ces propres forces.

La femme à Charles.—Tendance à la mélancolie. Inégalité d'humeur. Nature très impressionnable et imagination romanesque.

M. Philippine.—Manque de persévérance. Bonté, douceur et sensibilité. Peu d'ambition. Aptitudes pour la musique.

Émiré.—Caractère irrégulier et quelque peu irascible. Nature ardente. Imagination vive. Bonnes dispositions à l'amour.

Tristesse T. L. M.—Nature nerveuse et excitable. Délance et jalousie. Beaucoup d'imagination et très grande sensibilité.

Merci E. C.—Je ne puis vous dire si vous vous remuerez, ceul est en dehors de mes attributions. Votre nature est très ardente et votre imagination exaltée.

J'aime la campagne.—Tempérament vif, nature nerveuse. Esprit fécond en ressources. Intelligence mercantile.

St Ulric.—Nature tendre et délicate, plus aimant que sensible. Caractère énergique et ferme. Beaucoup d'empire sur soi-même.

Nep.—Vous avez bien fait de donner signe de vie. J'espère que vous avez eu de belles vacances.

Bonne soirée.—Manque d'ordre. Esprit exalté et aventureux. Générosité, dévouement et bonté. Pas de sens pratique.

Délicate C. M.—Sens artistique. Orgueil et amour-propre. Beaucoup d'ambition. Volonté fortement accusée. Prudence.

Bonne enfant Z. J. L.—Manque de persévérance. Nature vive et entreprenante, mais très changeante. Jugement droit.

Imogène du Saui.—Originalité, indépendance et égoïsme. Bon courage physique mais peu de force morale. Caractère presque incontrôlable.

Québécoise.—Calme et pacifique nature. Tempérament doux, timide et se soumettant facilement. Peu de sensibilité.

Newport.—Enthousiasme, impressionnabilité et passion. Nature très changeante, tantôt mélancolique et tantôt bruyante.

Rosette.—Douceur, timidité, franchise et bienveillance. Caractère fait pour obéir plus que pour commander.

Tancrède J.—Nature tout à fait irrégulière. Esprit observateur. Initiative et entente des affaires. Sens pratique.

Myosotis.—Votre nature est ardente et impétueuse, mais vous avez beaucoup d'empire sur vous-même. Vous êtes énergique, ferme, prudente et peu persévérante.

(A suivre.)

Cœur de Femme

Les palpitations sont l'expression d'un trouble fonctionnel du cœur, dont les battements deviennent nombreux, sensibles, incommodes, irréguliers et tumultueux. Presque toujours elles sont d'origine nerveuse; elles affectent surtout les femmes et les jeunes filles. Le travail de la digestion, surtout lorsqu'il est laborieux et accompagné de gaz dus à des fermentations anormales, gêne les mouvements du cœur et produit au siège de l'organe de la circulation des désordres auxquels il importe de remédier par une médication scientifique et rationnelle. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, combattent efficacement les palpitations du cœur et font cesser les troubles qui les accompagnent. Procurez-les dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maison s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 333 Bureau de Poste, Montréal ou à la pharmacie Baridon.

PLUS DE MAUX DE DENTS! PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES! Élixir, Poudre et Pâte DES BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Soulaac Dom MAGUELONNE, Prieur Inventé en l'an 1873 par le Prieur P. BOURSAUD VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807. VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES. MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon. ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Nouveau Procédé de faire les Dentiers A des Prix à la Portée de toutes les bourses Dentier Complet, \$5. * Couronnes en Or, \$4. Dents Aurifiées, de \$2. à \$4. DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de... Tresler, Globensky & Martel ... DENTISTES ... Entrée. Etabli depuis 1855 No 1920 RUE STE-CATHERINE Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent...

Abondance d'arguments ne nuit pas. —Un cigare, cher Nicolas? —Non merci... Défense formelle du médecin, et puis je viens déjà d'en fumer trois ou quatre.

On parle à table d'un jeune parent qui vient d'entrer à l'École polytechnique. —Dis, papa, fait M. Totor, qu'est-ce qu'on en fait des élèves de l'École polytechnique? —Des ingénieurs. —Et puis quoi? —Des officiers. —Et puis quoi? —C'est tout. Il ne reste que les fruits secs. —Et qu'est-ce qu'on en fait des fruits secs? —Le père impatienté: —Des confitures. SOYONS CIRCONSPÉCTS Que de cas de consommation évités, si l'on avait employé le Baume Rhumal en temps.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI" PATRON No. (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.) Mesure du Buste..... Age..... Mesure de la Taille..... Nom Adresse..... CI-INCLUS, 10 CENTIMS Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI" Coupon No 16 Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro. Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé. Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

LE CARILLON DU VILLAGE
ESQUISSE
POUR LE PIANO
PAR
Victor Delacour

8
pp una corda
Vivo
brillante
pp una corda
k

All^o moderato $\text{♩} = 112$

PIANO
staccato
Ped
p
Ped
Ped
Ped
Ped

(A suivre.)

LE SAMEDI

2

puer a puo dan e ritard

pp sua corda

p

p tre corde

pp sua corda

p molto staccato

3

pp

CE QU'ON AURAIT PU VOIR



Pas d'imagination pour un sou, les tailleurs pour hommes !... Voilà comme nous nous serions vus, cet été, si ces messieurs avaient eu le quart seulement du génie que possèdent les couturières et les molistes.

DIMANCHE BOURGEOIS

Il y a deux ans encore, c'étaient, dès le matin, des courses affolées vers les gares, monsieur remorquant madame, madame remorquant l'enfant, dans la peur de manquer le train. Enghien, Croissy, Clamart, Rueil, Bougival, Asnières, gare du Nord, gare Montparnasse, gare Saint-Lazare, c'étaient des cris d'Apaches dans les salles d'attente, des bousculades d'émeute autour des guichets, des enfournements à parapluies armés dans des wagons encombrés de dames tapageantes et canotières :

—Irma, où as-tu mis le poulet ?

—Dans le filet.

—Mais non, il n'y a que les parapluies et la boîte de conserves de homard.

—Amanda, où as-tu mis le poulet ?

—Oh ! oui, le poulet, où l'ai-je mis ? Ah ! je l'ai oublié dans la salle d'attente.

Et toute la compagnie en chœur, une joyeuse bande de calicots et de demoiselles de magasin :

—C'était bien la peine de passer chez Chatriot ; nous étions sûrs que tu l'oublierais, ton poulet. As-tu les gâteaux, au moins ?

—Je les ai confiés à Hermance.

—A moi ! jamais de la vie !

—Quelle dinde que cette Amanda, elle a aussi perdu les gâteaux ; tu tenteras ton pouce, ma fille.

Et toute la bande :

—Conspuez Amanda !

Et c'était dans un brouhaha de demoiselles et de messieurs en délire, grisés d'avance de grand air et de soleil, c'étaient de fastidieux trajets avec arrêt toutes les dix minutes, dans la chaleur de wagons pleins comme des œufs, bruyants comme une sortie du P'tit-Casino : madame, jeune femme encore mince, tassée dans un coin et n'osant rien dire, sa petite fille sur ses genoux, à demi étouffée, et toute pâle sous sa grande capote de tulle, tandis que monsieur, commis au Bon Marché, s'il vous plaît, tortillait ses moustaches, et roulait des yeux féroces, énervé jusqu'à l'assassinat par tout ce vertige du dimanche.

Et la trépidation exténuante des trains, et, à chaque arrêt dans les gares, le subit envahissement de petites filles grimpeuses et de grosses épouses familières : toutes clapotantes de débordantes effusions, et fécèlement des cors par des mulles enfiévrés qui ne s'excusent même pas, et les ombrelles rouges à pois mauves inopinément brandies dans l'œil du voisin, et les vagues relents de melons trop mûrs et de pêches échauffées dans les filets aux provisions, et les aigreurs de crevettes tournées, et les odeurs poviées des saucissons. Oh ! ils étaient jolis, leurs départs pour la campagne, les dimanche de juillet et d'août, il y a deux ans encore. Et leurs retours, donc ! Et ils se revoient revenant à pied, sa femme et lui, par des lourds crépuscules d'orage, retours de Ville-d'Avray et des bois de Meudon : lui, traînant le pas avec Mlle Ursule endormie sur son épaule, une demoiselle Ursule de cinq ans et qui n'en pesait pas moins, anéantie de fatigue et de sommeil.

—Une bonne fatigue et qui lui fait du bien, va, avait beau dire la jeune mère.

Combien de fois n'avait-il pas eu le cœur serré, en la voyant, elle, si frêle et si blonde, les suivre à grand-peine et traîner la jambe le long

des grandes routes poussiéreuses, n'en pouvoir plus sous le filet aux provisions vide, tandis qu'au loin un orgue pleurait lamentable et morne dans l'atmosphère du soir : car avaient-ils assez erré durant des lieues entre les petits murs des jardins maraîchers et, pour trouver un coin d'ombre et de fraîcheur, que de routes ensoleillées parcourues, que de haltes sous des tonnelles et bosquets aux feuilles déjà sèches, et que d'empoisonnements chez les troquets falsifiant et leurs vins et leurs prix.

Horizons suburbains, idylles maraîchères,
Plants d'asperges en arbre et flore de Croissy,
Poireaux, fleurs de carottes et *melon cressi*
Cette année, au milieu des terrains en jachères !

Berges de Billancourt, où croissent les paris,
Bougival adoré des dames canotières,
Chatou déshonoré d'enseignes de fruitières,
Tricycles et tramways de Saint-Germain Paris !

Tricycles, ils les méprisent maintenant, ils n'en sont plus là : le ménage s'est offert pour neuf cents francs de pneumatiques, tout le monde ne peut pas rouler voiture. Madame fait des records inquiétants ; madame, si mince, il y a cinq ans, a trente ans aujourd'hui et les mollets lui sont venus : Ursule, qui va sur sa onzième, pédalise, comme père et mère, et tous les dimanches, dès patron-minette, le temps d'installer le jambon, le poulet froid et le vin cacheté dans le panier, tout ce petit monde s'élançe sur ses montures d'acier, file et fend l'air et dévore l'espace, épatant les concierges par d'étranges tenues de médaillés du Club alpin, le gras des jambes au vent, fait des records à travers le bois de Boulogne et rentre à minuit, abominé par les cochers de fiacre.

Mais quelle belle journée et quel bain d'air !

JEAN LORRAIN.

ELLE N'AVAIT PAS COMMENCÉ

Papa.—Berthe, je veux que tu m'expliques cela. Hier soir, j'ai vu que tu embrassais ce jeune Brindamour !

Berthe.—C'est lui, papa, qui m'a embrassée le premier.

EFFET REFLEXE

Bouleau.—Envoyez-vous votre femme au bord de la mer, cette année !

Rouleau.—Non, je ne puis me permettre cette dépense.

Bouleau.—Mais elle n'est pas extravagante, il me semble !

Rouleau.—Pas le moins du monde, mais l'an dernier, pendant son absence, j'ai dépensé 200.

TRAHISON

Mme Jeunemariée.—Maman et moi ne sommes pas en bons termes.

Son amie.—Oh ! Comment cela ?

Mme Jeunemariée.—Elle a dit à Henri que je garnissais moi-même mes chapeaux avant d'être mariée.

SE MÉFIER

Alice.—Il dit que, quand je serai sa femme, mes moindres désirs seront ses lois.

Sa mère.—Oui, je sais que les livres de statuts sont remplis de lois qui sont tombées en désuétude.

RAISON PROBANTE

M. Taupin.—Pourquoi as-tu donné à Boireau ce parapluie de coton. Il ne le retournera jamais.

Mme Taupin.—Le seul autre que nous avions était en soie.

M. Taupin.—Tu aurais dû lui donner celui là.

Mme Taupin.—Pourquoi ? S'il ne retourne pas ce parapluie de coton, je voudrais savoir comment il en retournerait un en soie, M. Taupin !

M. Taupin.—Parce que celui de coton est le sien.

ÇA N'A PAS ÉTÉ DE SON GOÛT



Alice (conquiescrite).—Maintenant que nous sommes fiancés, Alfred, ne pensez-vous pas que nous ferions mieux de songer à un anneau ?



Alfred.—Certainement. (Tendant une boîte de sa cigarette.)—En voici un, un bien aimé : il durera aussi longtemps que nos fiançailles.

AU "HER MAJESTY'S THEATRE"



UNE SCÈNE DU "JOLLY MUSKETEER".

Chronique des Théâtres

La semaine qui finit a vu la plupart de nos grands et petits théâtres en ébullition. Presque tous avaient à l'affiche des pièces de bonne attraction et des noms d'artistes fort bien cotés. Ajoutons que la température s'est mise de la partie : généralement belle et plus que fraîche, elle n'a pas, comme la semaine précédente, métamorphosé les salles en autant de serres-chaudes.

Cependant, comme affluence, et par tant comme recettes, on nous dit que le résultat a été maigre. Les quartiers de l'est n'ont pas fréquenté les spectacles avec l'entrain habituel. A quoi attribuer cela ? A la saison théâtrale qui débute quand tant d'autres attractions en plein air sollicitent chaque jour le Montréal-qui-s'amuse ? A une publicité encore trop limitée et laissant la masse dans l'ignorance de tout ce qu'on lui offre ?

Plusieurs experts en la matière ont cru y voir deux autres raisons : la vogue dont jouit encore la villégiature et l'attente de la réouverture de Her Majesty's Theatre et de l'ouverture de l'Opéra Français.

Nous croyons qu'il y a du vrai dans toutes ces diverses raisons.

* * *

HER MAJESTY'S THEATRE

C'est donc lundi, le 11, que notre grand théâtre a inauguré sa saison. Nous avons eu un début brillant. Le "Jolly Musketeer", opéra comique à grand succès, est joué par une troupe triée sur le volet. Il suffit de savoir que c'est Jefferson de Angelis qui tient le rôle principal de cette œuvre qui fut écrite tout spécialement pour lui. De Angelis est un artiste de renommée universelle et l'un des grands favoris de Montréal. Le MAJESTY est donc parti sous des auspices on ne peut plus favorables. L'espace nous manquant pour analyser le libretto du "Jolly Musketeer", nous y suppléons par une gravure représentant une des meilleures scènes.

* * *

L'OPÉRA FRANÇAIS

Pendant qu'architecte, artistes et ouvriers poussent activement les travaux au Monument National, nous croyons être agréable à nos lecteurs en portant à leur connaissance les appréciations de deux grands journaux, l'un de Lyon et l'autre de Bordeaux (France) sur la valeur artistique du premier ténor que MM. Nocosias et Durieu ont engagé.

Le journal de Lyon parlant de l'interprétation de *Robert le Diable* dit :

"M. Ansaldi chantait *Robert* pour la première fois et véritablement on ne s'en serait pas douté tant il a fait preuve de vaillance et de franchise vocale. Notre fort ténor ne se sent nullement gêné par le contre-tut de poitrine que son robuste organe lance avec une extraordinaire sûreté. Aussi a-t-il dit sans faiblir la phrase célèbre de "Chevaliers de ma patrie..." ainsi que les passages difficiles que Meyerbeer a confiés au duc de Normandie. Son succès a été très vif."

Voici maintenant ce que publiait le journal de Bordeaux après la reprise de la *Juive* :

"M. Ansaldi (de l'Opéra) a remporté une véritable victoire dans le rôle du Juif Eléazar, rôle réputé le plus lourd à porter de tout le répertoire. La voix exceptionnellement étendue de M. Ansaldi, son excellente méthode et son expérience scénique ont été les principaux atouts de

"cet artiste consciencieux pour gagner cette partie, et c'est sans fatigue apparente qu'il a pu atteindre le quatrième acte, où il a été rappelé trois fois, après la strophe finale, sans compter les rappels des actes précédents, qu'il avait partagés avec ses excellents partenaires."

* * *

THÉÂTRE ROYAL

Le Royal nous offre les ébats d'une troupe fort avantageusement connue aux Etats-Unis sous le nom plus que suggestif : THE BIG SENSATION, un "double show" véritable, avec 20 blanches et 20 créoles à la clef, plus une douzaine d'étoiles en vaudeville. Nous avons donc, à ce théâtre, une semaine des plus alléchantes sous tous les rapports pour les amateurs de variétés piquantes et originales.

* * *

ELDORADO

Le Café-Concert de la rue Cadieux continue à se signaler à l'attention des amateurs et des connaisseurs ; ses efforts constants, ses sacrifices réitérés sont appréciés et applaudis chaque jour par la foule des spectateurs qui se presse dans cet établissement pour y jouir des nouvelles surprises qui lui sont réservées.

Cette semaine, nous assistons aux débuts de Mlle Modesta, une gommeuse pleine de chic et de désinvolture, dont la rayonnante beauté est autant admirée que son réel talent.

A l'affiche : *Un mari à l'essai*, très jolie opérette, jouée à la perfection par M. Harmant et Mlle d'Arcy et *Les Deux Sourds*, cette jolie comédie-vaudeville, si fine, si spirituelle, que MM. Delaunay, Castal, Fréjust et Mlle Harmant rendent avec un jeu plein de sûreté et de justesse.

SIMPLE QUESTION

STRAPONTIN.

Willie (quatre ans).—Maman, quand je serai grand, je serai un homme, n'est-ce pas ?

Maman.—Oui, chéri, si tu n'es ni égoïste, ni paresseux.

Willie.—Maman, les petits garçons qui sont égoïstes et paresseux, deviennent-ils des femmes quand ils sont grands ?

PAS DE CHANCE



La maman (entrant soudainement dans la dépense). — Henri, que signifie ceci ? Henri. — J'ai perdu mon crayon d'ardoise et je le cherche partout sans le trouver.

ELDORADO

Café-Concert Français
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 11 SEPT.

Un Mari à l'Essai

Opérette en un acte

LES DEUX SOURDS

Vaudeville en un acte

Débuts de Mlle MODESTA, gommeuse.

Le 18 Septembre débuts des prodigieux qui ibristes JOHN & LULU

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 1/2 heures. Soirée... à 8 heures)

Salle magnifiquement décorée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galleries, 10c; Loges, 25c; Loges entières, \$1

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. X. BILODEAU.
Régisseur : S. DURANTELL

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en circ, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHIE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Faites-Vous du Bon Sang

Rien n'est plus aisé aujourd'hui que de se refaire du sang, soit par suite de faiblesse générale, d'anémie, après une hémorragie, une maladie grave, des grandes fatigues ou du surmenage. La chimie à qui nous sommes redevables de bien des découvertes précieuses, nous fournit ici encore les moyens d'enrichir le sang, principe essentiel de la vie, de tous les éléments qui lui font défaut naturellement ou dont il aurait été privé à la suite d'excès de toute nature ou de maladie. Le sang régénéré, c'est la santé, c'est la prolongation de la vie. C'est précisément en vue de marquer les précieuses vertus des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, qu'on leur a donné à bon droit le nom de Pilules de Longue Vie, car en vous faisant du bon sang, elles reculent les limites de la vieillesse. On trouve ces Pilules dans les bonnes pharmacies à raison de 5c la boîte. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 333. Bureau de Poste, Montréal où à la pharmacie Baridon.

La Consommation Guérie

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite ou le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 320 Power's Block, Rochester, N. Y.

La femme d'un député ministrable est en visite chez une amie.

— Ah ! si cette crise pouvait encore durer longtemps !

— Pourquoi !

— Dame, ça retiendrait mon mari ; lui, si coureur d'ordinaire, ne quitte pas son appartement une minute, il attend toujours qu'on vienne le chercher de la part de l'Élysée !

COUVERTURE A PARAPLUIE

Quand un article réunit les deux grandes qualités d'être utile et agréable, il est assuré d'une vogue considérable. Ce ne sera pas l'encouragement passager pour le nouveau, mais bien l'impression générale que, vraiment, le dit article a comblé une lacune, a rencontré un besoin depuis longtemps éprouvé.

La couverture à parapluie de Jones — le célèbre "Jones Umbrella Roof" — est dans cette catégorie. C'est ce qu'il y a de plus simple et de plus ingénieux, à la fois. Votre parapluie vous paraît vieux ; vous allez le jeter aux rebutés. Seulement vous en aimez la pomme, la monture, le mécanisme. Grâce à la couverture de "Jones" la charpente de votre parapluie n'aura pas de fin prématurée. Vous le changerez de couverture comme de chemise. Ça prend une minute ; c'est si peu compliqué qu'un enfant peut opérer la métamorphose et ça ne coûte que \$1.00. L'étoffe est de soie très souple et très forte. Les dimensions sont au nombre de trois. Toutes les garanties sont données ; on permet même un essai gratuit de dix jours. Il n'y a que les articles de toute excellence qui sollicitent, comme une faveur, d'être examinés et expérimentés de cette façon.

On trouvera maints autres détails dans l'annonce spéciale publiée plus loin et dont la lecture convaincra que la couverture "Jones" est réellement au nombre des inventions les plus utiles et les plus ingénieuses de cette féconde fin de siècle.

Le Vrai Remède

A UNE MALADIE QUI A LA MORT POUR COMPAGNE !

De toutes les maladies qui règnent les plus généralement sous notre climat, le Catarrhe est sans contredit au premier rang. Les rapports des conventions médicales tenues dans ce pays en font mention très spécialement. Les statistiques de la mortalité démontrent avec une triste éloquence que cette maladie n'est pas seulement, dans son principe et par ses propres développements, un ennemi formidable des existences, mais qu'il en découle une quantité d'autres maux qui, sur un point ou sur un autre du corps humain, exercent des ravages terribles.

On retrouve le Catarrhe sous différents noms, différents aspects. Il est la source empoisonnée et une fois qu'il a contaminé le sang, les organes vitaux sont en danger. Sa marche d'abord lente, mystérieuse et de nature à tromper les victimes, s'accélère tout à coup.

L'appétit disparaît, la digestion devient pénible ; une lourde dépression mentale et physique cause la mélancolie, le découragement et le dégoût du travail et même des amusements autrefois favoris.

Puis au nez, à la gorge, dans l'estomac apparaissent ces éruptions ou ces tumeurs qui marquent la seconde période du mal. Le danger est alors imminent. Le moindre accident, le plus léger écart peut déterminer une issue fatale.

C'est alors, aussi, que l'emploi d'un remède puissant ne peut être différé un seul jour, si l'on ne veut pas aller grossir la masse des victimes de la terrible maladie.

Autant le CATARRHE est répandu et craint, autant il y a partout des remèdes destinés à le prévenir, à l'enrayer ou le détruire radicalement. Les journaux, les affiches, les mille voix de la publicité nous en font connaître de nouveaux chaque jour. Tant mieux ! s'écrieront certaines gens. Tant pis ! répondrons-nous. En effet, un remède impuissant ou comme il y en a tant, fantaisiste, est un danger. Pensant en retirer soulagement et guérison, des centaines de personnes se les procurent, les absorbent. Heureuses, sont-elles, si ces panacées n'ajoutent pas directement au mal. Dans tous les cas, le temps perdu en les essayant ne l'a pas été pour le Catarrhe qui a continué sa marche.

Il existe, pourtant, à la portée de tous, un remède universellement endossé, dont les effets sont visibles et radicaux et qui détruit le virus dans toutes ses formes et dans chaque membrane où il a pénétré. C'est le...

Remède Indien pour le Catarrhe

Comme on l'a si bien dit : C'est un remède naturel idéal.

Il est d'usage intérieur et extérieur, agissant ainsi sur le sang dans tout l'être et sur les parties particulièrement affectées.

Étant d'essence naturelle, il ne contient aucune matière délétère ou toxicologique. Il constitue un traitement agréable pour les enfants même les moins âgés.

Guérissant radicalement, les malades n'ont pas à revenir chaque année à un nouveau traitement.

Il serait facile de remplir un numéro du SAMEDI de témoignages concluants et authentiques, mais le suivant suffira, vu que c'est le REMÈDE INDIEN lui-même qui fait son propre éloge quand on l'emploie.

Témoignage

Mme ALBERT STRANG, 132 rue Peel, Montréal, dit : "Je suis heureuse de témoigner des mérites naturels du Remède Indien pour le Catarrhe, pour toutes les maladies du Catarrhe, Rhume Catarrhal et La Grippe. Moi-même ainsi que cinq autres membres de ma famille ont employé le Remède Indien pour le Catarrhe, pour les maladies ci-haut mentionnées et nous avons tous été guéris rapidement sous son traitement. Nous ne pouvons plus nous en priver dans la maison."

Le Remède Indien pour le Catarrhe guérit en quelques heures les Rhumes de Cerveau et d'Estomac les plus Obstinés.

Prix la Boîte : 50c et \$1. — Expédiée franco partout

La Cie de Remèdes Indiens pour le Catarrhe

146 Rue St-Jacques, Montreal.

(JOHN HUSTON, Prop.)

Représentants aux États-Unis : G. MORTIMER & CO., 24 Central Wharf, Boston, Mass.

Où Placer Ses Economies ?

On dit généralement que s'il est difficile de faire de l'argent, il est peut être plus difficile de le conserver. Et quoi de plus triste que de voir se perdre en un seul jour, l'économie amassée, jour par jour, mois par mois, grâce des désastres aussi inattendus qu'impensables. LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE offre aux déposants des garanties toutes particulières. Les fonds ne servent ni à l'agiotage, ni à l'escompte si risqué du commerce, et encore moins à des placements problématiques. Cet argent est placé par débetures municipales ou prêts hypothécaires, dont la valeur fait partie du sol. Il faudrait la disparition du sol même pour anéantir le fruit de l'économie. Ajoutons que ces placements sont faits sous la direction d'hommes choisis par tous les dépositaires et reconnus pour leur prudence et leur expérience. Ces hommes ne risquent rien. Leur institution n'est pas financière, elle est de bienfaisance. Le but n'est pas tant d'accumuler les profits que de garantir l'agent déposé. Aucun risque de ce côté. Qui veut dormir en paix fera bien de confier à "LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE" ce qui doit lui assurer une vieillesse à l'abri de toute crainte. Pauvres comme riches, demandez pour votre information, les statuts de cette association toute mutuelle et de bienfaisance. S'adresser à

Mr ARTHUR GAGNON, Secrétaire-Trésorier, Monument National, Montréal.

CRÈME SIMON

Cold cream sans rival pour les soins de la peau
Poudre de Riz Simon } complètent les heureux effets de la Crème Simon dont ils ont le suave parfum.
Savon à la Crème Simon }
SE MÉFIER DES IMITATIONS
J. SIMON, 13, rue Grange Batelière, PARIS

R. J. DEVINS

Seul Agent pour le Canada

1886 rue Ste-Catherine

MONTREAL, CAN.

MODES PARISIENNES



TABLIER DE TRAVAIL en toile écrue, garni de biais piqués en toile rouge. Ce tablier, coupé d'une seule venue, se boutonne derrière. Il est décolleté en V devant et en carré derrière. Manches à poignets. Ceinture en toile écrue.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 628. Cette petite robe d'enfant de 2 à 6 ans, a un empiècement découpé. La guimpe peut être faite toute à plis ou broderie et finie au cou par un col montant. On ajuste le corsage par-dessus le découpé garni de dentelle ou de broderie; la jupe est droite et finie dans le bas par un large ourlet; fermée derrière par des boutons; les manches nues sur la couture avec poignet retourné; épaulettes dans le haut.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces pour une robe pour un enfant de 4 ans.

No 649. — Bolero pour dame

No 628. Guimpe pour enfant



NO. 649 LADIES' BOLEROS

NO. 628 CHILD'S
GUIMPE DRESS.

No 649. Notre patron vous donne deux sortes de boleros. Rien ne donne un plus bel aspect qu'un de ces boleros, avec une jupe simple, si on le fait en velours, guipure, broderie, dentelle ou drap perforé. On peut les mettre sur des corsages en soie ou une chemisette, mais il est plus élégant s'il est fait pareil à la jupe et mis avec une blouse. Ce bolero est très facile à faire, il n'y a que des coutures sur les épaules et sous le bras avec une garniture tout autour. Cette mode est très pratique pour toute personne n'ayant pas beaucoup à dépenser et voulant rafraîchir une vieille robe.

Il faut 1 verge en 32 pouces pour une dame de grandeur moyenne.
No 649 est coupé de 30 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

A CE MOMENT-LÀ

La virille tante. — Berthe ! es-tu engagée à ce jeune homme qui t'embrassait hier soir dans le corridor ?

Berthe. — Oui, ma tante, c'est-à-dire que nous étions engagés à ce moment-là.

PAS DE CHANCE

Sylvie. — Qu'avez-vous donc ? Vous êtes triste comme si vous aviez perdu votre amoureux ?

Melanie. — Je me suis fait dire ma bonne aventure hier et il paraît que je vais épouser un homme grand et brun. Le seul homme riche que je connaisse est trapu et a les cheveux roux.

IL N'Y CROYAIT PAS

Le patron de la boutique. — Quelques gens disent que le temps est de l'argent, mais je n'y crois pas beaucoup.

Le flâneur. — Vraiment ?

Le patron de la boutique. — Non, je n'y crois pas, et je désirerais vous voir dépenser un peu plus d'argent ici et un peu moins de temps.

Fraicheur
Effervescente.

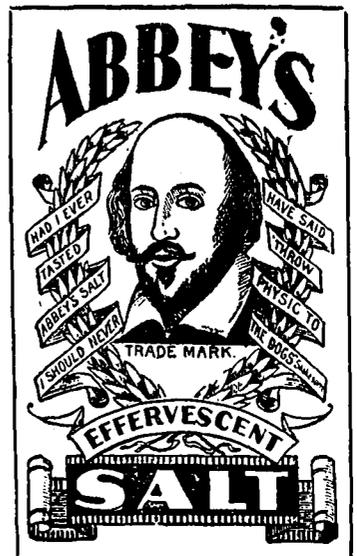
Quand la chaleur du jour a extrait du système toute son énergie et quand la respiration semble un fardeau, il n'y a rien de si délicieusement rafraîchissant et fortifiant qu'une cuillère à thé d'

ABBEY'S
EFFERVESCENT SALT

dans un verre d'eau. Il adoucit l'estomac, rafraîchit le sang et calme la soif. On peut le prendre en tout temps avec avantage.

Du Dr. W. H. Wright,
I. R. C. P. I., I. M., M. R. C. S. E.,
L. S. A. I., officier supérieur de
santé, Londres, Angleterre :

"Notre régime de vie artificiel opère tant de changements dans la qualité du sang qu'il devient fréquemment impur et qu'il tombe aisément en proie aux maladies infectantes et aux désordres de toute sorte. Je recommande fortement de tempérer le système et de purifier le sang, et pour cela je ne connais pas de meilleur remède que votre Abbey's Effervescent Salt."



Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines. Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage: SAMEDI, 30 SEPTEMBRE

TRIO DE PROVERBES

Château pris n'est plus recouvrable.

x

Il n'y a chose moins recouvrable que le temps.

x

Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

NOIRISSEMENT DU FER ET DE L'ACIER

Pour donner une couleur noir mat aux parties de fer ou d'acier qui peuvent entrer dans l'usage de nos appareils photographiques, il suffit de bien nettoyer ces métaux et de les plonger dans la solution suivante :

Eau	100 parties
Bichlorure de mercure	4 "
Chlorure cuivrique	2 "
Acide chlorhydrique	12 "
Alcool	10 "

B. DE S.

Au tribunal correctionnel.

Le président au prévenu :

—Voici ce dont on vous accuse.

Vous avez été surpris, dimanche soir, en train de briser à coups de pierres les fenêtres d'une maison habitée... Qui vous a poussé à commettre ce délit ?

—Mon amour insensé du travail.

—Vous dites ?

—Oui, mon président, je suis vitrier !

DANGER ET REMÈDE

Les variations de température, voilà le danger, mais le *Bonne Rhumal* y pourvoit.

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

Écliptent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix moindres. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

AUX DAMES

Nos Patron: "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame
Près de l'Église Notre-Dame

Entre fiancés :

La jeune fille.—C'est bien vrai, au moins, monsieur Georges, que vous m'aimez pour moi-même ?

Le jeune homme.—C'est si vrai, ma chérie, qu' aussitôt mariés... je ferme impitoyablement notre porte à toute votre famille.

**

Joseph, le domestique de Mme R., la charmante actrice, vient d'avoir une ophtalmie.

— Vos yeux semblent aller mieux, lui dit l'aimable comédienne, hier matin, et j'en suis bien contente.

— Oh ! oui, certainement, madame doit être bien contente, répond tranquillement le jocrisse. Vous n'avez pas d'idée comme on a la main malheureuse quand on n'y voit pas. Depuis quelque temps, je cassais tout le cristal que j'avais sous la main.

Mme Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Bequets, souffrant d'un mal de dos presque incurable, guérie par les

PILULES CARDINALES

DE DR ED MORIN

Pourquoi tant de maladies, réputées incurables, se guérissent-elles par l'emploi d'un remède supérieur ? La raison est facile à donner. Avant d'en venir au VÉRITABLE remède on a fait usage de médecines SANS VALEUR, de la finasserie la plus complète. C'est précisément ce qui est arrivé dans le cas de Madame Oct. Chandonnet, de Saint-Pierre les Bequets. Cette dame avait employé des médicaments inférieurs, des imitations ridicules, n'ayant aucune vertu curative, et qui pouvaient devenir un danger réel.

Mme Chandonnet souffrait, depuis vingt ans, de douleurs générales qu'elle attribuait au rhumatisme ou névralgie. Sa maladie s'étant compliquée, elle fut atteinte d'un mal de dos qui la conduisait lentement, mais sûrement à la tombe.

Que de jours coulés dans la souffrance, de nuits sans sommeil, passées dans sa chaise, ne pouvant se mettre au lit !

Un jour que le mal rendait la vie encore plus pénible, entièrement découragée, n'ayant plus d'espoir dans l'avenir, elle vit, dans un journal de Québec, l'annonce des "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin. Madame Chandonnet fit l'essai de ce remède supérieur. Ses douleurs se calmèrent, son mal de dos disparut comme par enchantement, sa santé générale devint excellente. Mme Chandonnet ne perd jamais l'occasion de témoigner sa haute reconnaissance envers les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed Morin.

Ces Pilules sont recommandées par les meilleurs médecins du pays, vendues chez tous les marchands de remèdes.

Exiger toujours les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN.

Un dessin de Draner dans le "Charivari".

Un soldat vient de gifler un civil. Son officier lui dit :

—Signifie ? Vous avez répondu par une gifle à ce que vous disait ce civil ? Vous savez pourtant bien que l'armée est la grande muette ?

Oui, mon lieutenant, mais pas sourde ; aussi n'ai-je rien dit en le giflant.

Contre la Vieillesse

Le secret de l'éternelle jeunesse est encore à trouver ; en dépit de leurs laborieuses recherches depuis des siècles et des siècles, les savants n'ont pas réussi à arracher à la nature le secret de la vie. Mais, par exemple, ils ont réussi à trouver le moyen de reculer la vieillesse jusqu'à ses extrêmes limites, en fortifiant les tissus, en activant le fonctionnement des organes, en favorisant le jeu normal des systèmes nerveux et sanguins, à l'aide des merveilleuses Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, qui rajeunissent le sang, entretiennent la santé et nous donnent la force de résistance contre les maladies. Procurables dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 383 Bureau du Poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon.

The Jones Umbrella "Roof"

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute. Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25 ; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE - Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Complétez le nombre des balais extérieurs. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : *The Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

Vous Serez les Bienvenus

Ceux qui désireront visiter les nouveaux magasins de meubles F. Lapointe au Nos 1447-1449 rue Ste-Catherine, près de la rue Montcalm, seront tous les bienvenus. On dit que c'est le plus bel établissement dans son genre à Montréal. Allez-y voir et amenez vos amis.

A propos d'élections.
Dans une petite feuille radicale de province, les compositeurs ont ordre de remplacer partout le mot "conservateur" par le mot "réactionnaire". Si bien qu'hier on pouvait lire dans ce journal :
" Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre ami N... réactionnaire des hypothèques.

La Fontaine de Jouvence

Les sources qui produisent l'EAU MINÉRALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui reconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

Dans une antichambre ministérielle. Monsieur le sous-secrétaire d'Etat est-il dans son cabinet ?
Oui, monsieur. Mais lorsqu'il y est, il ne reçoit jamais.
—Très bien, je reviendrai un jour où il n'y sera pas.
Aux eaux :
—Arrivé d'hier ! Je pense que vous avez vu un médecin ?
—J'en ai même vu une douzaine ; mais, par prudence, je ne leur ai pas parlé.

Singulière destinée que celle des instruments de musique :
La trompette est un instrument de guerre, et le flageolet un symbole de... paix.
A table, chez les Margoulin :
Vous avez là, chère madame, de bien jolies cuillères à café.
Mme Margoulin, étourdissement :
Elles nous viennent de l'Hotel de Ville.
Et, rougissant, elle rectifie bien vite :
Du bazar... de l'Hotel de Ville !

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE - DES - NEIGES MONTREAL

Le Dernier Mot dans
l'Industrie de la

Chemise

--- N'EST PAS DIT, MAIS ---

La maison GÉNÉREUX & CIE

227 RUE ST-LAURENT

à Montréal . . .

lui a donné une extension et un développement vraiment remarquables au cours des dernières six années. Grâce à un personnel nombreux et expérimenté et à une machinerie perfectionnée, cette maison produit — travail fait sur mesure — plus de CENT DOUZAINES DE CHEMISES par semaine à des prix variant de \$18 à \$30 la douzaine . . .

. . . Caractères distinctifs des produits de cette marque :
Qualité et Finesse du Tissu, Élégance et Précision de la confection. Coupe Nouvelle et Parfaite

Nos Chemises de Soirée sont sans rivales et, grâce à des attaches invisibles, sont les seules qui ne BOMBENT PAS.

. . . NOTEZ

l'Adresse et la "Marque" de la Maison

GENEREUX & CIE

Aussi : Mercerie en variétés inépuisables; Chapeaux derniers styles,
Parapluies, etc., etc.

L'une des principales maisons du pays dans sa spécialité et par sa clientèle

Un amateur d'antiquités s'arrête à la porte d'un brocanteur et désignant un très vieux bahut exposé aux averses.

—Voilà un meuble qui va bien s'abîmer par un temps pareil.

—Bah! fait le marchand, il n'en aura que plus de valeur; je le vendrai comme datant du déluge!

Casse-tête Chinois du "Samedi"
Solution du Problème No 198

Ont trouvé la solution juste: Mlle R Normandin, MM A G Gadoua, A Laurin, Montréal, Q; Mlle O Gendron, Beauharnois, Q; Mr H Fortier, Lévis, Q; MM L Amyot, W Deschamps, B Léonard, St Jean, Québec, Q; Mr L A Caron, Ste Julie de Somerset, Q; Mr A Courchesne, St Zéphirin, Q; Mlle A Paquette, Lewiston, Me; Mr A Dupont, Nashua, N H; Mr L Jaufré, Nouvelle Orléans, La.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle B Nor mandin, 587 St-André, A G Gadoua, 160 Visitation, Montréal; Mlle O Gendron, Beauharnois, Q; Mlle A Paquette, Hines Allay, Lewiston, Me; A Dupont, Nashua, N H.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



La Vigueur de la Jeunesse

TOUT HOMME PEUT LA POSSEDER

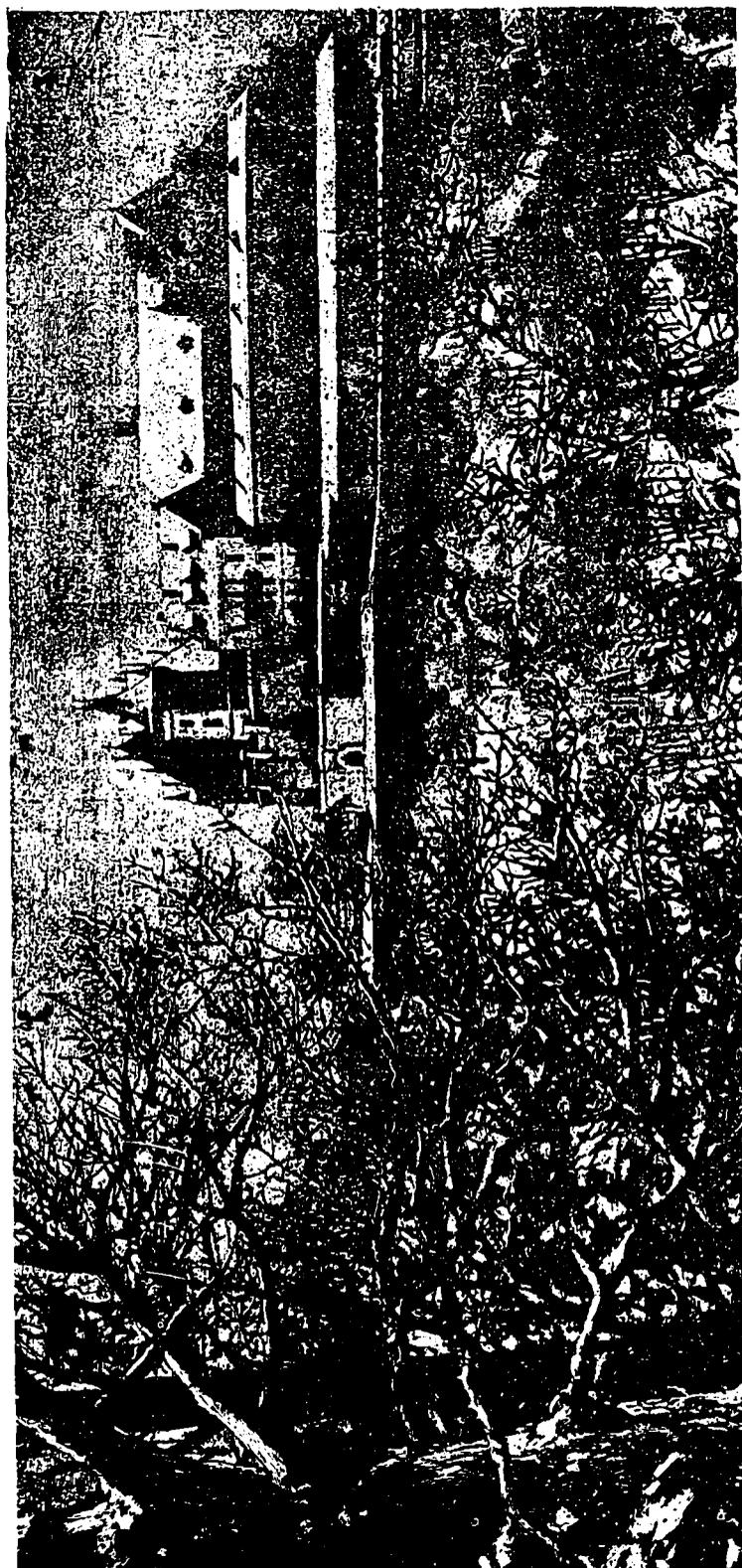
La jeunesse avec son cortège de jouissances et de sexe peut vous appartenir. La jeunesse, c'est tout simplement l'âge mûr rajouté. La vigueur des nerfs que les excès et les oublis ont altérée peut être restaurée au point de redevenir ce qu'elle était durant la jeunesse. Vous pouvez la reconquérir. C'est ce qu'ont fait 10,000 hommes qui tous, d'un commun accord, font l'éloge de ce Grand Dispensateur de Vitalité:

La Ceinture Electrique du Dr Sanden

Etes-vous affaibli? Vous sentez-vous une douleur quelque part? Si oui, la CEINTURE ELECTRIQUE DU DR SANDEN vous guérira. Elle rendra la vigueur à n'importe quel organe du corps. Le fluide vital qu'elle introduit chasse les causes de toutes douleurs. Allez examiner et essayer les Ceintures ou demandez par lettre mon Livre Illustré qui ne coûte rien et est envoyé cacheté à tous. Adresse:

Dr B. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montréal.

HEURES DE BUREAU: 9 h du matin à 6 h. du soir. Dimanche: 11 h. du matin à 1 h. après midi.



LA MEILLEURE
Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVEUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

23 Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tordeneaux neuves, pose de rouleaux et réparations de tordeneaux faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale: 101 RUE DU POST, QUÉBEC.



RHUMATISME

Guérison assurée en 24 heures

J'ai eu une attaque de rhumatisme aigu au coude droit, j'ai fait des applications avec la CURE DU DR ROUBY et la guérison a été immédiate. Je me fais un plaisir de recommander ce merveilleux remède à tous ceux qui souffrent de rhumatisme.

GEORGE DAVELUY,
204 Avenue Laval, Montréal.

En vente dans toutes les pharmacies, 50c la bouteille, ou expédiés sur réception du prix par

LA CIE CHIMIQUE ROYALE
79 rue St-Jacques, B. P. 971, Montréal.

DR ROUBY

Excellent Endroit pour se...

BAIGNER

Dans de l'eau de source qui coule continuellement...

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Pour rester muet en fait de médecine, le moyen le plus sûr est de se faire sourd.

Gants en Chamois blanc

60c LA PAIRE

Brodés blanc ou noir 3 Boutons-fermoirs

GANTS DE KID, nuances recherchées: Caramel, Violet, etc., etc. Laçés, noirs, 6 à 8.

Gants pour Enfant. Gants pour Hommes.

Gants de Kid noir, 4 boutons, couleur ou noir, 50c la paire.

Gants de Kid noir, faits sur mesure, garantis, ajustés et brodés, \$1.00 et plus la paire.

Gants d'automne et d'hiver pour Hommes, Femmes et Enfants.

Corsets D & A P. N. P. D.

Tous les Corsets de 35 et plus: le BOUT des AIGLES est BREVETÉ, ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouvent pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Gants et Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

Spécialité: Corsets 30 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Laçés sur les côtés, \$1.25 et plus.

J. B. A. LANCTOT,

152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants
Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre

Le Plaisir de Fumer..

dépend de la qualité du tabac. Un cigare mal fait et d'un tabac inférieur dégoûte le plus enragé fumeur. Il vaut mieux payer

10c pour un Cigare comme ...
"La Champagne"

D'un arôme exquis; fait du plus pur Havane et plein de corps. Il éclipsé, comme quantité, qualité et confection, tous les autres cigares à 10c, et ...

Vaut les meilleurs se détaillant à 15 cts



Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.



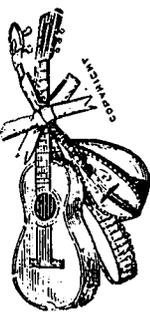
Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE POUR LES FEMMES

Envoyé **GRATUITEMENT**

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boîte 996, Montreal.



Mr J. J. LEVERT

Professeur de ... **Mandoline, Guitare et Banjo**

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre)

MONTREAL

La Société Coopérative de Frais Funéraires

1756 RUE STE-CATHERINE

Entrepreneur de ...



Funérailles dans toutes les paroisses de l'Île de Montréal comme à la ville.

TELEPHONES: - Bell, Est 1235.

Marchands, 563.

BUREAU TOUJOURS OUVERT

La ...

Société Nationale de Sculpture ...

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, Jeudi, le 28 Septembre courant.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	1,000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
50 " "	25
100 " "	10
200 " "	20
300 " "	12
300 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 1
999 " "	1

3,500 Lots valant..... \$19,712

Prix du billet, 25c, 50c et \$1.00. En vente partout. J. Cochenatier, 131 St-Jacques, agent général pour Montréal.

Nous faisons remarquer au public que la Société a été entièrement refondue. Le personnel au complet a été changé et M. Thimothé Archambault en est aujourd'hui le gérant. Prochainement, nous commencerons l'ouverture des cours publics et gratuits.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la reconstruire quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO., P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Les Tablettes Royales du Dr Rollens

SEUL SPECIFIQUE POUR

JEUNES FILLES, FEMMES PALES ET FAIBLES

Recommandées par les meilleurs médecins. Elles sont composées de médicaments chimiquement purs tels que *Protosalate de fer*, *Extrait de Noix Vomique*, *Acide arsénieux*, *Extrait de Cascara Sagrada*, et d'une autre masse dont le Dr Rollens a seul le secret.

ESSAYEZ-LES!

En vente dans toutes les pharmacies à 50 cts la boîte ou expédiées par ...

B. P. 974.

CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques. Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" No 200



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA DEMOISELLE A LA PROMENADE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 20 septembre, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

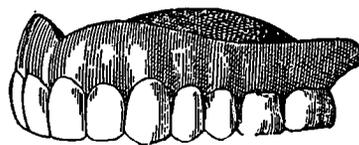
Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Inflammation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la figure A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ de-Mars. Tel Bell Main 3129



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.